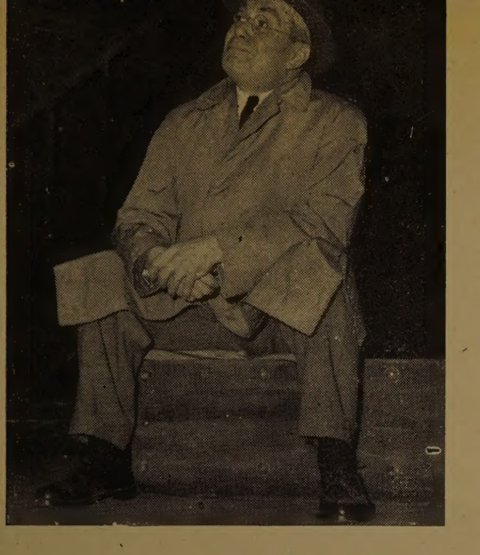


L'Avant-Scène
femina-théâtre
204
Sommaire
VU DU PONT
d'Arthur Miller
Adaptation française de Marcel Aymé
ARTHUR MILLER
par Paul-Louis Mignon
LE GARDIEN ZÉLÉ
1 acte de Cervantès
Version française de José Carner
La grande aventure
des centres dramatiques
par Morvan-Lebesque





ALFIERI, le narrateur
(Henri Nassiet)...

...ET QUELQUES SCÈNES DE "VU DU PONT"



Photos Lipnitzki

De gauche à droite : Marco, Catherine, Béatrice, Rodolfo et Eddie.

Beatrice (*Lila Kedrova*) : « Tu trouves qu'ils se ressemblent ? »

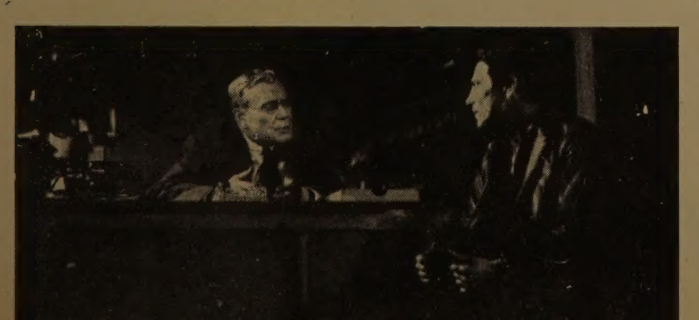
Eddie (*Raf Vallone*) : « Non ! »



Rodolfo (*José Valera*) : « Catherine, si je prends dans mes mains un petit oiseau et qu'il grandisse et veuille s'envoler ? »

De gauche à droite : Alfieri et Eddie.

Alfieri (*Henri Nassiet*) : « Eddie, je veux que tu m'écoutes »



Raf Vallone dans le rôle de « Eddie Carbone »
Photo Lipnitzki



Rodolfo et Catherine.

CATHERINE (*Evelyne Dandry*) : « Dis-moi, Rodolfo... est-ce que tu voudrais m'épouser quand même, si on devait s'en aller vivre en Italie ? »

Eddie et Béatrice.

EDDIE (*Raf Vallone*) : Pourquoi la semaine prochaine ? Y avait urgence ? »



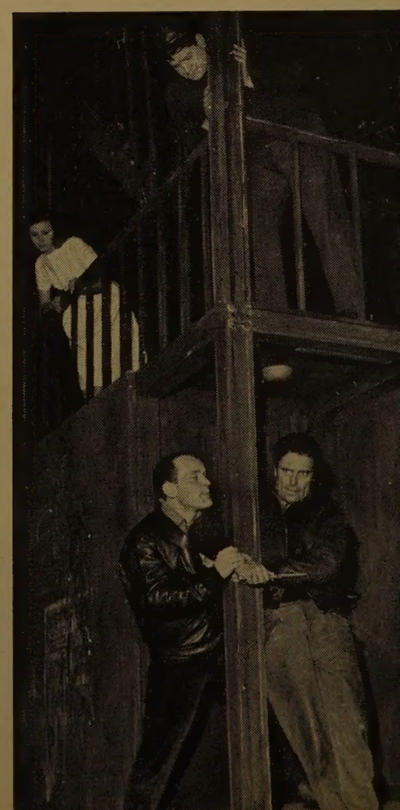
Marco et Eddie.

MARCO (*Marcel Bozzufi*) : « Il va falloir vivre, Eddie Carbone. »

Alfieri, Marco, Rodolfo et Catherine.

ALFIERI (*Henri Nassiet*) : « Tu ne le toucheras pas, c'est promis ? »





Photos LIPNITZKI

VU DU PONT

Théâtre Antoine
(Direction Simone Berriau)

Pièce en deux parties
de Arthur Miller

Adaptation française
de Marcel Aymé

Décors de Peter Brook

Mise en scène de Peter Brook

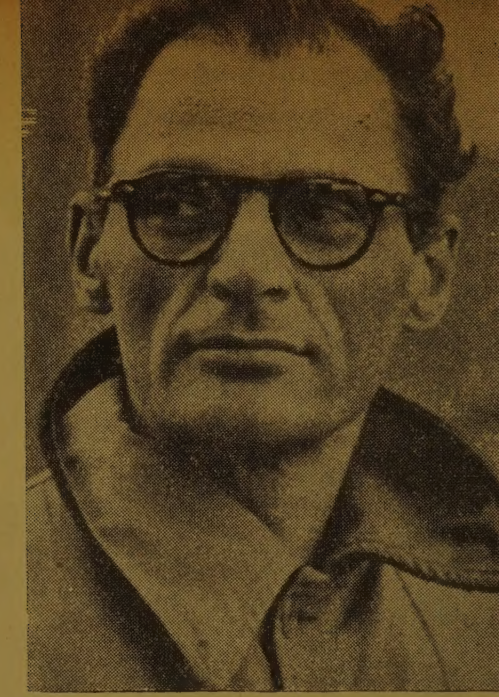
Distribution

par ordre d'entrée en scène

Rôle	Interprète
Alfieri	Henri Nassiet
Peter	André Rousselet
Mike	Jacques Ferrières
Eddie	Raf Vallone
Catherine	Evelyne Dandry
Béatrice	Lila Kedrova
Tony	Serge Dubos
Marco	Marcel Bozzufi
Rodolfo	José Varela
Premier Inspecteur	Jean Morel
Deuxième Inspecteur	Pierre Pascal
Troisième Inspecteur	Edmond George
Lipari	Ernest Varial
Le neveu Lipari	Pierre Pillot
La femme Lipari	Maya Morani
La fille Lipari	Clara Lerins
Premier Docker	Jean-Claude Hechinger
Deuxième Docker	Alain Dal
Troisième Docker	Jean-Paul Ferrari

« Vu du Pont » a été créée le 11 mars 1958 au Théâtre Antoine qui vient de faire sa réouverture avec cette pièce.

par Paul-Louis Mignon


Photo Bernand

MILLER ARTHUR

Il nous reste toujours à découvrir l'Amérique ! Par une exploration personnelle, directe, ou dans le reflet qu'offre la littérature. Le théâtre a l'avantage de nous faire participer aux deux expériences.

Lorsque le rideau se lève sur *Ils étaient tous mes fils*, *La mort d'un commis voyageur*, *Vu du pont*, c'est bien à un rivage nouveau que le théâtre d'Arthur Miller nous donne l'impression d'aborder. La société qui se révèle dans l'action dramatique a ses lois, ses règlements, mais son éthique, sa morale demeurent superficielles. L'individu y paraît un étranger parmi d'autres étrangers occupés à ordonner leurs rapports en même temps qu'ils ont à faire face aux difficultés de la lutte pour la vie.

Italien, vivant à Brooklyn, au milieu d'Italiens qui sont pourtant aussi de la famille, le héros de *Vu du pont* illustre la condition d'émigrant du citoyen du nouveau monde, heureux et fier d'être américain, mais qui n'a pas dépouillé complètement le vieil homme d'Europe. Les réalités particulières aux Etats-Unis ont transformé l'héritage spirituel des civilisations européennes et l'homme se cherche dans la cité qu'il a édifiée et qui, curieusement, semble lui échapper.

Cette quête anime la tragédie d'Arthur Miller. Tragédie parce qu'au terme d'un dur combat de tous les instants pour acquérir le bonheur dans la vérité et la justice, notre héros — qu'il soit commis voyageur ou débardeur dans les docks — doit reconnaître son impuissance finale.

Fatalité qui nous touche parce qu'elle n'est pas seulement économique, mais qu'on la sent liée à un mystère psychologique que les drames devraient aider à élucider.

C'est la fonction et la noblesse de l'art dramatique de contribuer à promouvoir un ordre social ou moral. Comme *l'Orestie* d'Eschyle en témoigne par excellence.

Arthur Miller ne se réclame-t-il pas des tragiques grecs et de leur théoricien : Aristote, et d'Ibsen ?

Eschyle ou Sophocle, Ibsen et Miller..., des uns aux autres le monde a changé, mais les ambitions ne sont pas si différentes. Certes, les divinités modernes n'ont pas la beauté sauvage qu'on prête aux mythes grecs ; elles sont de l'ordre quotidien, comme l'argent, et par là-même accessibles. L'homme peut s'employer à les vaincre; s'il n'y parvient pas provisoirement, son combat n'est pas inutile.

Comme Ibsen, Miller aura eu le mérite de mettre en scène les hommes de son temps et de nous intéresser, à travers eux, à nos problèmes; il aura eu le talent d'en dégager la grandeur.

1re partie

Une rue et la façade stylisée d'un immeuble ouvrier, dans le quartier italien sous le pont de Brooklyn. Un escalier mène à la porte de l'appartement d'Eddie. Quand l'action passe à cet appartement, le décor s'ouvre, révélant une pièce de séjour assez pauvrement meublée. Au fond, à droite, porte sur la chambre. Premier plan gauche, porte sur la cuisine.

Le bureau d'Alfieri s'éclaire, selon les besoins de l'action, sur la gauche du décor.

ALFIERI. Vous avez vu cet air gêné qu'ils prennent pour me saluer ? C'est parce que je suis un avocat. Dans le quartier, les avocats, c'est comme les curés, on n'aime pas beaucoup les rencontrer. Il paraît que c'est mauvais signe, que le malheur est en route. Moi qui suis de famille sicilienne, comme presque tous les gens d'ici, c'est à peine si j'ose sourire de ces superstitions. Quand je suis arrivé en Amérique, j'avais déjà vingt-cinq ans et je croyais encore au mauvais œil. C'était l'époque où Al Capone faisait son apprentissage sur ces trottoirs et il y a eu par là plus d'un règlement de comptes où les avocats n'avaient pas la parole. Les revolvers claquaient souvent en plein jour. Ici même, au coin d'Union Street, Frankie Yale a été coupé en deux parties très égales par une mitrailleuse. C'est qu'ici, la justice a toujours beaucoup compté. Je dirai même qu'elle compte davantage que la loi.

Quand même, on n'est pas en Sicile, on est à la Ligne Rouge. On est dans les bas quartiers, face à la baie, du côté du pont de Brooklyn qui regarde la mer. Ici, c'est le gosier de New-York qui ingurgite le tonnage du monde. Et maintenant, au lieu de s'entretuer, on transige, et je n'ai même plus besoin d'avoir un revolver dans le tiroir de mon bureau.

Il paraît que tout le pittoresque de l'endroit s'est comme qui dirait évaporé. Ça se peut bien. Ma femme, qui n'a pourtant pas le genre pincé, trouve que ma clientèle manque d'allure, manque de classe. Je serais presque tenté de lui donner raison, parce que c'est la vérité pure que, dans toute ma vie d'avocat, je n'ai eu affaire qu'à des dockers et à leur familles, je n'ai été occupé que de leurs histoires d'accidents du travail, de leurs expulsions, de leurs querelles de ménage — les pauvres ennuis des gens pauvres. Sortie bien sûr de ces dossiers et de cette paperasse, il semble qu'une poussière épaisse assombrisse mon bureau. Pourtant, de loin en loin, il arrive encore que l'un de ces hommes vienne à moi comme à un confident et que le remuement profond de sa souffrance fasse tout à coup fulgurer entre ces murs une lumière d'orage. Pendant qu'il parle et qu'il laisse ainsi saigner son cœur devant moi, l'air s'imprègne de la verte odeur des maquis siciliens. Alors, je ferme les yeux pour mieux la respirer et aussi pour dissimuler mon trouble de sentir mon impuissance en face du drame qui s'achemine vers son dénouement. (*Eddie est apparu à gauche. Après avoir joué aux sous avec les hommes, il se tient maintenant debout parmi eux.*) Celui-là s'appelait Eddie Carbone, un débardeur débardant sur les quais, du pont de Brooklyn jusqu'à la jetée où commence la haute mer. (*Alfieri se retire dans l'ombre par la droite.*)

EDDIE. Salut les gars. (*Il monte les marches conduisant à la porte de sa maison.*)

PETER, *l'un des joueurs.* Tu travailles, demain ?

(*Catherine, 16 ans, est entrée dans la pièce de séjour et, la traversant jusqu'à la fenêtre, fait à Peter un signe d'amitié.*)

EDDIE. Oui, tu sais bien, il reste un jour à faire sur le cargo espagnol. Salut, Peter !

CATHERINE. Oh ! Oh ! Peter !

PETER. Ma parole, tu sors du salon de beauté ?

CATHERINE. Oui, tu me trouve changée ?

PETER. Si je te rencontrais par une nuit sans lune, sûrement je ne te reconnaîtrais pas.

CATHERINE, *riant.* Qu'il est bête !

EDDIE. Tu rentres ?

CATHERINE. Je disais bonjour à Peter.

EDDIE. Ça te met de bonne humeur.

CATHERINE. Il change pas. Il a de l'esprit comme un fer à friser. Tu travaillais dehors, aujourd'hui ?

EDDIE. Non, dans la cale d'un bateau espagol. (*Affectueux.*) Où vas-tu que tu t'es mise en beauté ?

CATHERINE, *pinçant sa jupe.* Je viens de l'acheter. Elle te plaît ?

EDDIE. Jolie. Et tes cheveux, qu'est-ce que tu leur as fait ?

CATHERINE. Ils te plaisent aussi ? J'ai changé de coiffure. (*Appelant vers la cuisine.*) Il est rentré, Béa !

EDDIE. Ils sont rudement bien coiffés. Tourne-toi que je te voie de dos. (*Elle se retourne.*) Si ta mère vivait encore, je me demande ce qu'elle en penserait.

CATHERINE. Vraiment, Eddie, ça te plaît ?

EDDIE. Tu as l'air d'une de ces filles qui vont dans les collèges ultra-chics.

CATHERINE, *le prenant par le bras.* Béa !

BÉATRICE. Voilà !

EDDIE. Quoi ?

CATHERINE. J'attends que Béa soit là pour t'annoncer une nouvelle. Dépêche-toi, Béa, veux-tu ?

EDDIE. Qu'est-ce qui se passe ?

CATHERINE. Je t'apporte une bière. D'accord ?

EDDIE. Dis-moi ce qui s'est passé. Allons, parle.

CATHERINE. Je veux attendre que Béa soit là. (*Elle s'accroupit sur ses talons, à côté de lui.*) Devine combien a coûté la jupe.

EDDIE. Elle m'a l'air bien courte. Tu crois pas ?

CATHERINE, *se relevant.* Non, pas quand je suis debout.

EDDIE. Je pense qu'il t'arrive de t'asseoir, non ?

CATHERINE. Que veux-tu, Eddie, c'est la mode. (*Marchant.*) Si tu m'avais vue descendre la rue...

EDDIE. Justement, je t'ai vue descendre la rue, et faut que je te dise, ça m'a fichu les nerfs en pelote.

CATHERINE. Pourquoi ?

EDDIE. Dans la rue, c'est simple, tu ne marches pas, tu ondules.

CATHERINE, *forçant sa démarche ondulante.* J'ondule ?

EDDIE. Ne te fous pas de moi, veux-tu ? Je te dis que tu ondules ! Au drugstore, j'aime pas la façon qu'ils te regardent. Et sur le trottoir, avec ces hauts talons ! Clac ! Clac ! Les têtes tournent comme des girouettes. (*Un temps. Il est oppressé.*) C'est pas tolérable !

CATHERINE, *presque en larmes.* Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

EDDIE. Katie, j'ai fait une promesse à ta mère sur son lit de mort. Je suis responsable de toi. Tu es trop petite fille pour comprendre certaines choses. Tiens, par exemple, quand tu restes là, au balcon, à faire signe au dehors.

CATHERINE. Je faisais signe à Peter !

EDDIE. Ecoute-moi. Sur Peter, il y a des choses que je sais, si je te les racontais, sûrement que tu penserais plus à lui faire des signes.

CATHERINE, *essayant de blaguer.* Eddie, c'est ce que tu me racontes de tous les hommes.

EDDIE. C'est vrai ! C'est tous des... ça va, je me comprends. Toi, tâche de te surveiller davantage et d'être un peu plus distante. Hé, Béa, qu'est-ce que tu fabriques dans la cuisine ? (*A Catherine.*) Va la chercher, tu veux ? J'ai du nouveau pour elle.

CATHERINE. Quoi ?

EDDIE. Ses cousins ont débarqué.

CATHERINE, *joignant les mains.* Non ! (*Courant à la cuisine.*) Béa, tes cousins !... (*Venant de la cuisine, entre Béa qui essuie ses mains à un torchon.*)

BÉATRICE. Quoi ?

CATHERINE. Tes cousins sont arrivés.

BÉATRICE, *ébahie.* Qu'est-ce qu'elle dit ? Arrivés où ?

EDDIE. Je quitte juste le chantier quand y a Tony Bereli qu'est venu me trouver. Il dit que le bateau est dans le North River.

BÉATRICE. Et comment sont-ils ?

EDDIE. Attends au moins qu'il les ait vus. Ils ont pas encore débarqué. Tony pense qu'il seront ici vers les dix heures.

BÉATRICE, *brisée par la surprise.* Et on les laissera descendre sans histoire ? Le bureau de l'immigration va pas les coincer ?

EDDIE. Au départ, on leur a donné des papiers de marins et personne peut les empêcher de débarquer avec l'équipage. T'inquiète pas, Béa. Dans deux heures, tes cousins seront là.

BÉATRICE. Mais qu'est-ce qui s'est passé ? Ils ne devaient pas arriver avant jeudi.

EDDIE. On les aura casés sur le premier bateau qui pouvait les amener. Pourquoi tu pleures ?

BÉATRICE. Je... Je ne peux pas le croire ! Je n'ai même pas acheté une nouvelle nappe. C'est comme les murs, je voulais les laver...

EDDIE. Ecoute, ils trouveront qu'ici c'est un palace, comparé à comme ils sont habitués à vivre, mais si tu veux acheter une nouvelle nappe, d'accord. Tiens, vas-y. (*Il met la main à la poche.*)

CATHERINE. Maintenant, les magasins sont fermés.

BÉATRICE. Je devais aussi recouvrir le fauteuil, ce que c'est bête qu'ils soient déjà là. Mais non, qu'est-ce que je dis ? Voilà maintenant que je les renvoie en Sicile !

CATHERINE, *montrant le plafond.* Pour la nappe, peut-être qu'à l'étage au-dessus, Mme Dondero...

BÉATRICE. Non, la sienne est pire que la nôtre.

EDDIE. Qu'est-ce que tu te casses la tête pour une nappe ? Ils n'ont probablement jamais vu une nappe de leur vie, là-bas.

BÉATRICE, *elle le regarde dans les yeux.* Je me fais du mauvais sang pour toi, Eddie. C'est pour ça que je me casse la tête.

EDDIE. Du moment qu'ils savent où ils vont dormir...

BÉATRICE. Je leur en avais parlé dans mes lettres. Chez eux...

EDDIE. Toi, Béatrice, tu as tellement de cœur qu'on va se retrouver tous les deux sur le plancher pendant qu'ils ronfleront dans nos draps.

BÉATRICE. Ne parle pas de mon cœur, va.

EDDIE. C'est pas vrai que si quelqu'un de ta famille se trouve dans le pétrin, moi, je me retrouve par terre ?

BÉATRICE. Quand est-ce que tu t'es retrouvé par terre ?

EDDIE. Quand la maison de tes père et mère a brûlé, je me suis pas retrouvé par terre ?

BÉATRICE. Bon, mais leur maison avait brûlé !

EDDIE. Elle avait quand même pas brûlé pendant deux mois !

BÉATRICE. Ça va. Je dirai à mes cousins d'aller ailleurs. (*Elle va vers la cuisine.*)

EDDIE. Béa ! (*Elle s'arrête et il va vers elle.*) Je ne veux pas qu'on te prenne pour une poire, c'est tout. (*Il lui prend la main.*) Toi, tu prends les choses de travers.

BÉATRICE. J'ai peur que tu m'en veuilles si ça tourne mal.

EDDIE. Va, si chacun sait se taire, tout ira bien. Ils paieront leur pension...

BÉATRICE. Mais je leur avais dit... Tu comprends, des garçons qui arrivent de là-bas, avec pas un sou en poche, si même ils ont pas de dettes pour leur passage sur ce bateau !

EDDIE. Bon, si tu veux. Héberger deux hommes de là-bas pendant un mois ou deux, on n'en mourra pas. Je dirai même que c'est un honneur pour nous. Voilà comme je prends les choses, moi.

BÉATRICE, *les larmes aux yeux. A Catherine.* Tu vois comme il est ? (*Elle prend entre ses mains le visage d'Eddie.*) Va ! T'es un ange. Dieu te bénira... (*Il sourit, heureux.*) Tu verras, tu seras béni pour ça.

EDDIE, *riant.* Ce qui m'irait encore mieux, ce serait de coucher dans mon lit.

BÉATRICE, *à Catherine.* Chérie, mets la table, tu veux ?

CATHERINE. On ne lui a pas encore dit pour ce qui me concerne, moi.

BÉATRICE. Laisse-le-manger, on lui parlera après. Apporte tout ! (*Elle pousse Catherine vers la cuisine.*)

EDDIE, *s'asseyant à la table.* Qu'est-ce qui se passe ?

BÉATRICE. Une bonne nouvelle, Eddie... Sûrement, tu vas être content.

EDDIE. Ben, ben alors quoi ?

(*Entre Catherine, avec assiettes et couverts.*)

BÉATRICE. Elle a trouvé un travail.

EDDIE, *un temps durant lequel il regarde Catherine,*

puis Béatrice. Quel travail ? Elle va finir son école, non ?

CATHERINE. Eddie, tu ne le croiras pas.

EDDIE. Non, pas question, tu vas d'abord finir ton école. Du travail ! Tu m'as bien regardé ? Du travail, comme ça, tout d'un coup ?

CATHERINE. Mais écoute-moi une minute. C'est merveilleux !

EDDIE. C'est pas merveilleux du tout. Ton école, t'arriveras jamais à rien si tu la finis pas. Et d'abord, avant de prendre du travail, tu pouvais me demander mon avis !

BÉATRICE. C'est justement ce qu'elle est en train de faire, Eddie. Son travail, elle ne l'a pas encore pris.

CATHERINE. Ecoute-moi seulement une minute. Ce matin, j'arrive à l'école et le Principal me fait appeler dans son bureau.

EDDIE. Alors ?

CATHERINE. Alors, je m'amène et il me dit qu'il a regardé mon livret — tu sais mon livret... Et il me parle d'une société qui veut une fille tout de suite. Pas exactement une secrétaire, au début ce serait plutôt une sténo, mais on deviendrait secrétaire assez vite. Et il me dit que je suis la meilleure élève de la classe.

BÉATRICE. T'entends ça ?

EDDDIE. Sûr qu'elle est la meilleure de toutes.

CATHERINE. Il me dit que, si je veux, je peux prendre le travail qu'à la fin de l'année, il me laissera passer l'examen, et qu'il me donnera mon diplôme. Comme ça, je gagnerais presque un an.

EDDIE, *hostile.* Où il est ce travail ? Quelle société ?

CATHERINE. Une grande entreprise de plomberie du côté de Nostrand Avenue.

EDDIE. Où, au juste, du côté de Nostrand Avenue ?

CATHERINE. Pas loin de l'Arsenal.

BÉATRICE. Eddie, c'est cinquante dollars par semaine.

EDDIE, *surpris à Catherine.* Cinquante ?

CATHERINE. Parole !

EDDIE, *un temps.* Et tous les machins que tu n'apprendrais pas cette année, alors ?

CATHERINE. Il n'y a plus rien à apprendre, Eddie. Je connais tous les signes et le clavier aussi, je le connais. Ce qu'il me faut, maintenant, c'est améliorer ma vitesse et c'est en travaillant que je ferai justement le plus de progrès.

EDDIE, *un temps.* C'est pas comme ça que je voyais les choses, quand même.

CATHERINE. Pourquoi ? C'est vraiment une grande boîte.

EDDIE. J'aime pas le quartier de là-bas.

CATHERINE. A cent mètres du métro, il m'a dit.

EDDIE. Du côté de l'Arsenal, y a pas mal de choses qui peuvent se passer sur cent mètres. Et une entreprise de plomberie ! Ça vaut pas plus cher que les docks !

BÉATRICE. Voyons, Eddie, elle sera dans les bureaux, elle !

EDDIE. Je sais qu'elle sera dans les bureaux, mais ce n'est pas comme ça que je voyais les choses.

BÉATRICE. Ecoute, il faut bien qu'elle se mette à travailler un jour.

EDDIE. Mais pas avec une bande de plombiers ! Avec les marins qui font les cent pas dans la rue ! Si c'est pour ça, pourquoi elle a été à l'école ?

BÉATRICE. Qu'est-ce que tu racontes ? Les marins, les plombiers, ça vaut bien les dockers, les Porto-Ricains et tous les paumés qu'on a dans not' quartier à nous. Enfin, quoi ?

CATHERINE. C'est cinquante dollars par semaine, Eddie.

EDDIE. Dis-moi, je t'ai demandé de l'argent ? Jusqu'à maintenant, c'est moi qui t'ai fait vivre. Je peux le faire encore, non ? Je veux que tu sois dans un bureau bien. Le genre bureau d'avocat dans un des immeubles chics de New-York. Si tu dois te sortir d'ici, alors que tu en sortes vraiment ; va pas te fourrer dans un quartier qui soit du pareil au même.

(*Catherine baisse les yeux.*)

BÉATRICE. Katie, va chercher le dîner. (*Elle s'assied tandis que Catherine sort vers la cuisine.*) Eddie, tu y penses qu'elle meurt d'envie de travailler, qu'ils l'ont choisie sur toute la classe, qu'un jour et sûrement bientôt, elle sera secrétaire ? Pourquoi tu te tracasses ? Elle est assez grande pour se défendre.

EDDIE. Je connais le quartier en question, Béa. C'est pas un quartier pour elle.

BÉATRICE. Ecoute. Si rien ne lui est arrivé dans notre quartier, sûrement qu'il va rien lui arriver ailleurs. Faut pourtant que tu t'y habitues, elle a plus cinq ans. Dis-lui d'accepter. (*Il détourne son visage.*) Tu m'entends. (*Irritée.*) Je te comprends pas. Elle a dix-sept ans. Tu vas la garder à la maison toute sa vie ?

EDDIE, *vexé.* Qu'est-ce que t'as l'air de vouloir dire ?

BÉATRICE. Eddie, est-ce que ça doit s'arrêter un jour ? D'abord, ça devait être quand elle aurait son certificat d'études. Après le certif, quand elle aurait appris la sténo. Bon, maintenant, la sténo, elle la sait. Alors, qu'est-ce qu'on va attendre maintenant ? Je comprends plus. Ils l'ont choisie dans toute la classe. C'est un honneur pour elle.

(*Catherine entre, pose les plats sur la table. Eddie a un sourire triste.*)

EDDIE. Avec tes cheveux comme ça, on dirait une Madone, tu sais ça ? T'as tout de la Madone. (*Elle sert la nourriture sur les assiettes sans regarder.*) Alors, tu veux te mettre à boulonner, Madone ?

CATHERINE. Oui.

EDDIE. Bon, va travailler. (*Elle le regarde, puis fond sur lui pour l'embrasser.*) Eh ! doucement ! (*Il l'écarte et la regarde.*) Pourquoi tu pleures, maintenant ? (*Il est troublé, mais cache son émotion dans un sourire.*)

CATHERINE. Avec mon premier salaire... (*Larmes.*) ... Je vais acheter un service neuf. Je vais remettre à neuf toute la maison.

BÉATRICE. Katie, t'es un vrai bijou. Pour le service neuf, t'iras au Bazar d'Union Street, ils en ont un rose avec un filet doré. Qu'est-ce qu'il peut faire distingué !

CATHERINE. Et puis, j'achèterai un tapis.

EDDIE. Et après, tu nous quittes.

CATHERINE. Non, Eddie !

EDDIE, *sourire triste.* Pourquoi pas ? C'est la vie. Tu viendras nous rendre visite le dimanche et, plus tard, une fois par mois, et après, ce sera pour Noël ou la nouvelle année.

CATHERINE, *lui saisissant le bras.* Non, je t'en prie !

EDDIE, *sourit avec peine.* Je ne te demande qu'une chose, c'est de ne faire confiance à personne. Ta tante a un cœur d'or, mais un trop grand cœur. Avec elle, t'as pris des mauvaises habitudes.

BÉATRICE. Suis ta nature, Katie, ne l'écoute pas.

EDDIE, *à Béatrice.* Qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce que tu sais de la vie ? (*Avec rancune.*) Tiens, mangeons.

(*Il fait le signe de croix, les femmes le font aussi et ils mangent.*)

BÉATRICE. Y a eu toute la journée une odeur de café. Tu décharges du café ?

EDDIE. Oui, un bateau du Brésil.

CATHERINE. Je l'ai senti aussi. Tout le quartier le sentait.

EDDIE. C'est dans des occasions pareilles que le métier vous rend heureux. Sur un bateau de café, je pourrais tirer vingt heures par jour. On descend dans la cale, et là, au fond, cette odeur, c'est comme dans un jardin. On va crever un sac. Demain, je t'en apporterai.

BÉATRICE. Fais seulement attention qu'il n'y ait pas d'araignée. Tu veux ? Je me rappellerai toujours l'araignée qui est sortie du sac qu'il avait ramené à la maison ! J'ai failli mourir.

EDDIE. T'appelles ça une araignée ? Si tu voyais des fois ce qui sort des bananes !

BÉATRICE. N'en parle pas.

EDDIE. J'ai vu des araignées qu'auraient pu défoncer une Cadillac.

BÉATRICE, *se bouchant les oreilles.* Bon, ça va, tais-toi.

EDDIE. Qui a commencé avec les araignées ?

BÉATRICE. Toi.

EDDIE. Non, c'est toi.

BÉATRICE. Bon, on n'en parle plus. Quelle heure est-il ?

EDDIE, *sort une montre de sa poche, et l'y remet.* Neuf heures moins le quart. Ne les attend pas avant dix heures.

CATHERINE. Eddie, si quelqu'un demande comment ça se fait qu'ils habitent chez nous... (*Sous le regard d'Eddie, elle est intimidée.*) Je veux dire, au cas où quelqu'un demanderait...

EDDIE, *dur.* A ce que je vois, on n'a pas encore fini de cafouiller.

CATHERINE. Je voulais seulement dire... Les gens vont les voir entrer et sortir.

EDDIE. T'occupe pas de ce que pensent les autres ni de ce qu'ils disent. Toi non plus, Béa. Vous voyez que dalle et vous savez que dalle. Croyez-moi, je connais la musique, avec le bureau de l'immigration, s'agit pas qu'on bave de travers. Si tu l'as dit, c'est que tu le savais. Si tu l'as pas dit, c'est que tu le savais pas. Réglez-vous là-dessus.

CATHERINE. Oui, mais suppose que quelqu'un...

EDDIE. Y a pas à supposer. Vous-ne-savez-que-dalle. A l'immigration, ils ont des indicateurs plein le quartier et pour les reconnaître, salut. Ce sera aussi bien ton meilleur copain. Et y a pas que les mouchards professionnels. Y a les dingues. Hein, Béa, tu te rappelles Vinny Bolzano ?

BÉATRICE. Malheureux, un gamin qu'avait pas quinze ans.

EDDIE. Il avait quinze ans.

BÉATRICE. Oh non ! Sûrement pas quinze ans, j'étais à sa confirmation à Sainte-Agnès.

CATHERINE. Et le gosse, il a mouchardé ?

BÉATRICE. Son oncle, qu'il a mouchardé.

EDDIE. Son père !

BÉATRICE. Son oncle !

EDDIE. Bon, raconte...

BÉATRICE. Son oncle qu'il a mouchardé, son oncle qu'arrivait de Catane, qu'il était là depuis pas huit jours. Et pourquoi ? Trois fois rien. Son oncle lui faisait des observations, soi-disant qu'il était mal élevé. Alors le môme, ni une, ni deux, il s'en va au bureau de l'Immigration et il vous le dénonce aussi sec. Ça a été terrible. Son père et ses cinq frères, ils l'ont attrapé dans la cuisinè, ils l'ont traîné dans tout l'escalier, cinq étages.

EDDIE. Trois.

BÉATRICE. Cinq. Que sa tête sonnait sur chaque marche. Et dans la rue, ils lui ont craché dessus, son propre père et ses cinq frères. Tout le quartier pleurait.

CATHERINE. Et après, qu'est-ce qu'il est devenu ?

BÉATRICE. Parti, sûrement. (*A Eddie.*) On l'a jamais revu, hein ?

EDDIE. Un type qu'a fait une chose pareille, comment qu'il oserait se montrer ? Souviens-toi de ça, petite, tu reprendras plus vite un million de dollars qu'on t'aurait fauchés qu'un mot qu't'aurais lâché en trop.

CATHERINE. Sois tranquille, Eddie, je laisserai pas seulement échapper la moitié d'un mot. Mais je voudrais te demander une chose : quand le bateau quittera New-York et que l'équipage comptera deux marins en moins, qu'est-ce qui va se passer ? Le commandant ne dira rien ?

EDDIE. Le commandant, il est dans le coup, qu'est-ce que tu crois ?

CATHERINE. Même le commandant ?

EDDIE. Et alors ? Le commandant, il a sa part. Le type en Italie, qui a fait les papiers, a sa part aussi. Et ici, Tony prendra aussi la sienne.

BÉATRICE. Moi, tout ce que j'espère, c'est qu'ils auront du travail.

EDDIE. Oh ! le Syndicat leur en trouvera. Tant qu'ils ne lui auront pas réglé leur entrée, il leur trouvera même du travail tous les jours. Après, faudra qu'ils se débrouillent comme nous tous.

BÉATRICE. Ils se débrouilleront toujours mieux que d'où ils arrivent.

EDDIE. Ça sûrement. Alors, tu commences lundi, la Madone ?

CATHERINE, *embarrassée.* Eh bien ! ils m'ont demandée, oui, pour lundi.

EDDIE, *sourire triste.* Bon ! Bonne chance, alors. Je te souhaite la vraie chance. Tu le sais, petite.

CATHERINE, *se levant, essayant de rire.* A t'entendre, on dirait que je pars pour le pôle nord.

EDDIE. Je sais, tu pars pas pour le pôle, mais tu pars quand même. Plutôt, tu commences à partir. Vois-tu, y avait juste une chose que j'avais oubliée.

CATHERINE. Quoi ?

EDDIE. Qu'un jour tu serais grande.

CATHERINE. Pourtant, Eddie, c'est pas d'aujourd'hui que je suis grande.

EDDIE. J'ai oublié mon cigare.

CATHERINE. Attends, je vais te le chercher.

(*Elle sort, emportant de la vaisselle à la cuisine. Tandis qu'il suit Catherine du regard, Béatrice surveille le visage d'Eddie, si bien qu'il en est gêné et se tourne vers elle. Béatrice baisse les yeux et dessert la table.*)

EDDIE. Qu'est-ce que tu as, ces derniers temps, à me faire la tête ?

BÉATRICE. Qu'est-ce que tu as, Eddie ? Pourquoi tu as l'air inquiet ? Eddie !

EDDIE. Va faire ta vaisselle.

(*Béatrice sort. Catherine revient.*)

EDDIE. Va aider Béatrice.

(*Les lumières éclairent le bureau d'Alfieri.*)

ALFIERI. C'était un brave homme qui menait, de ce côté-ci du port, sa dure existence de débardeur :

il travaillait là-bas, sur les quais, quand il y avait du travail. S'il n'en trouvait pas, ce n'était pas faute d'avoir cherché et il ramenait toute sa paye à la maison. Ce soir-là, sur le coup de dix heures, les cousins sont arrivés.

(*Les lumières s'éteignent chez Alfieri et s'allument sur la rue. Entre Tony, accompagné de Marco et de Rodolfo, chacun avec une valise. Tony montre la maison.*)

MARCO, *paysan trapu de trente-deux ans.* Merci.

TONY. A partir de maintenant, je vous laisse à vous-mêmes. Faites bien attention, c'est tout. La porte à gauche.

MARCO. Merci.

TONY. Je vous verrai aux docks demain. Vous commencerez le travail.

MARCO. D'accord !

(*Tony continue à descendre la rue et disparaît.*)

RODOLFO. La première maison qui nous aura ouvert sa porte en Amérique. (*Un temps.*) Tu te rends compte ? Dans ses lettres, elle disait qu'ils étaient pauvres.

MARCO. Chut !

(*Il frappe à la porte de l'appartement. Lumières dans la chambre. Eddie va ouvrir à Marco et Rodolfo qui entrent en ôtant leurs casquettes. Béatrice et Catherine viennent de la cuisine. Les lumières s'éteignent dans la rue.*)

EDDIE. C'est toi, Marco ? (*A mi-voix.*) Entrez, entrez. (*A Béatrice.*) Ton cousin, Marco. Dire que vous voilà tous les deux.

(*Les immigrants rient timidement.*)

MARCO, *allant à Béatrice.* Tu es ma cousine ? (*Il lui baise la main.*)

BÉATRICE, *se désignant du doigt.* Béatrice. Lui, c'est mon mari, Eddie. Catherine, la fille de ma sœur Nancy.

(*Les frères font un signe de tête.*)

MARCO, *désignant Rodolfo.* Mon frère, Rodolfo. (*Allant à Eddie.*) Je veux te dire, Eddie, quand tu nous diras te partir, on partira.

EDDIE. Ça va, ça va... (*Il prend la valise de Marco.*)

MARCO. La maison n'a pas dû être prévue pour loger deux hommes en plus, mais peut-être que bientôt, on aura la nôtre.

EDDIE. Vous êtes les bienvenus, Marco. Ici, on a toute la place qu'il faut. Katie, tu leur prépares à dîner ?

(*Il sort vers la chambre avec les valises.*)

CATHERINE. Venez vous asseoir par ici. Je vais vous faire de la soupe.

MARCO. On a mangé à bord. Merci.

BÉATRICE, *à Catherine.* Alors, apporte du café. On va tous prendre du café. Vous, ça vous réchauffera. New-York, en automne, ça doit vous changer, hein ? Là-bas, c'est le soleil en plein. (*Elle chante.*) « O sole mio ».

(*Elle chante et rit. Eddie rentre.*)

BÉATRICE. Tu trouves qu'ils se ressemblent ?

EDDIE. Non !

CATHERINE. Oh ! Si. Comment votre frère peut-il être si brun et, vous, Rodolfo, avoir les cheveux si clairs ?

RODOLFO, *prêt à rire.* J'en sais rien. Il y a mille ans, à ce qu'on dit, la Sicile aurait été envahie par les Danois.

CATHERINE, *à Béatrice.* Il est vraiment blond.

EDDIE. Et le café, où il en est ?

CATHERINE. J'y vais. (*Elle se lève et sort.*)

EDDIE, *traverse et s'assied dans le fauteuil.* Alors, Rodolfo, Marco... Bon voyage ?

MARCO, *tandis que Béatrice traverse et s'assied sur l'escabeau.* L'Océan chahute toujours bien un peu, mais on a bon pied.

BÉATRICE. Et comment vous avez trouvé New-York ?

MARCO. Je vais te dire. On l'a vu surtout du bateau, parce qu'on est venu ici par le métro. Quand même, sur le pont du cargo, quand on a vu la ville se dresser si haute devant nous, on a eu un choc.

RODOLFO. On a beau avoir vu des photos, ça dépasse tout ce qu'on a imaginé.

EDDIE. Et Brooklyn ?

MARCO. Brooklyn ? C'est plus la même chose. (*Embarrassé.*) Je veux dire : ça fait moins... moins moderne, moins américain...

BÉATRICE, *riant.* Va, tu peux dire la vérité, tu vexeras personne d'ici. On le sait que Brooklyn, ça fait pauvre, ça fait miteux ! Des immeubles qu'ont l'air malade, des façades moisies, écaillées, juste ce qui convient pour le pauvre monde.

MARCO. Mais non... mais non... c'est quand même loin de ce que tu dis.

EDDIE. Pas de mal pour arriver jusqu'ici ?

MARCO. Non, l'homme nous a conduits. Chic type !

RODOLFO, *à Eddie.* Il dit qu'on commence le travail demain. Il est honnête ?

EDDIE, *riant.* Non. C'est une créature du syndicat. Mais tout ce monde-là, tant que vous leur devrez de l'argent, ils sauront vous trouver du travail. (*A Marco.*) En Italie, t'as déjà travaillé sur les docks ?

MARCO. Non, jamais.

RODOLFO, *souriant.* Dans notre ville, il y a une plage, il y a aussi des petites barques de pêche ; mais des docks, pas question.

BÉATRICE. C'est marrant une ville où c'est qu'y a pas de docks. Dans le fond, ça fait p'têt' pas si mal que ça ! La mer, là, tout de suite... Quand même, une ville qu'aurait pas de quais en pierre, je me sentirais pas à l'abri. Alors, qu'est-ce que vous faisiez comme travail,

MARCO, *hausse les épaules, timidement.* Ce qui se présentait, n'importe quoi...

RODOLFO. Des fois, il y a une maison qui se construit, ou bien on répare le pont. Marco fait le maçon et moi je lui apporte le ciment. A la belle saison, si par hasard il y a du travail, c'est plutôt les champs, la moisson, sarcler, arracher, n'importe quoi.

EDDIE. C'est pas fameux, là-bas.

MARCO. Oh non ! pas fameux. Ça fait longtemps que t'as quitté la Sicile ?

EDDIE. Plutôt, oui. Je suis venu en Amérique à l'âge de quatre ans.

MARCO. En effet.

EDDIE. Alors, tu disais que là-bas, pour le travail ?

RODOLFO, *riant.* C'est l'enfer ! On traîne sur la piazza du matin au soir, à écouter la fontaine, comme si on était des oiseaux. Tout le monde attend que le train arrive.

BÉATRICE. Qu'est-ce qu'il y a sur le train ?

RODOLFO. S'il y a beaucoup de voyageurs, on peut avoir l'espoir de se faire un peu d'argent — en poussant la voiture dans la montée.

(*Entre Catherine qui écoute.*)

BÉATRICE. Faut pousser la voiture ? (*A Catherine.*) Faut pousser la voiture !

RODOLFO. Les chevaux sont maigres comme des chèvres. Alors, s'il y a trop de passagers, on aide à pousser les fiacres jusqu'à l'hôtel. (*Il rit.*) Dans notre ville, les chevaux, c'est seulement pour faire bien.

CATHERINE. Pourquoi vous n'avez pas des taxis à moteur ?

RODOLFO. Il y en a un. Faut le pousser aussi. (*Ils rient.*) Tout ce qui se trouve dans la ville, faut le pousser.

BÉATRICE. Tu te rends compte ? Dans ces pays d'Europe, il y a quand même de la misère.

EDDIE, *à Marco*. Qu'est-ce que t'as l'intention de faire ? Tu veux rester là, dans le pays, ou bien retourner là-bas ?

MARCO, *surpris*. Retourner ?

EDDIE. Ben, t'es marié, non ?

MARCO. Oui, j'ai trois gosses. Quatre ans, cinq ans, six ans.

BÉATRICE. Je parie qu'ils pleurent déjà après toi, hein ?

MARCO. Qu'est-ce que je peux y faire ? Le plus grand est malade des poumons. Ma femme ne mange pas pour qu'ils en aient un peu plus. Je vous dis la vérité, si je reste là-bas, ils ne grandiront jamais. Ils n'ont que le soleil pour les nourrir.

BÉATRICE. Mon Dieu ! Et combien de temps tu veux rester en Amérique ?

MARCO. Peut-être quatre ans. Peut-être cinq, six, je ne sais pas. On me dit que ce n'est pas tellement fameux ici non plus.

EDDIE. Pas fameux, pas fameux, non, bien sûr. Mais ici, vous ferez davantage que là-bas.

MARCO. Combien ? On entend dire toutes sortes de chiffres. Qu'est-ce qu'un homme peut arriver à se faire ?

RODOLFO. On travaille dur. On travaillera toute la journée, toute la nuit.

EDDIE, *de plus en plus, il s'adresse à Marco, seul.* En moyenne, sur l'année entière... A vue de nez, ce n'est pas facile de répondre. Des fois, on reste a rien faire. On est trois semaines et même quatre sans voir de bateaux.

MARCO. Quatre semaines !... Ts !

EDDIE. En prenant les douze mois de l'année, ça fait par semaine, trente, qu'est-ce que je dis, non, quarante.

MARCO, *se lève et va vers Eddie.* Dollars ?

EDDIE. Bien sûr, dollars.

MARCO. Trenta mila lire ?

EDDIE. Trenta mila cucuzze !

MARCO. Béatrice, si on pouvait rester ici un peu de temps...

BÉATRICE. Marco, j'ai pas besoin de te le redire, vous êtes les bienvenus.

MARCO. Si je reste ici, je pourrais leur envoyer davantage.

BÉATRICE. Tant que tu voudras. Il y a toute la place. J'dirai même que personne ici n'est pressé de vous voir partir.

CATHERINE. Pour nous, c'est de la compagnie.

MARCO, *larmes aux yeux.* Ma femme, tu comprends... (*A Eddie.*) Ma femme... Je veux lui envoyer tout de suite vingt dollars.

EDDIE. La semaine prochaine, sûrement, tu pourras déjà envoyer une somme.

MARCO, *très ému.* Eduardo... (*Il va vers Eddie, lui tend la main.*)

EDDIE. Ne me remercie pas. Que diable, je te donne pas ma chemise. (*A Catherine.*) Et le café, qu'est-ce qu'il devient ?

CATHERINE. Il est en train. (*A Rodolpho.*) Vous êtes marié aussi ? Non.

RODOLFO. Ah non ! Mon seul vrai souci, c'est la famille de Marco et encore, j'y pense pas autant que je devrais. Hein, Marco ? Moi, j'ai beau me faire des reproches, je peux pas m'empêcher d'avoir la tête et les yeux à tout ce qui est là, autour de moi. Je voudrais tout voir à la fois, dans la même minute, parler à cent personnes et entreprendre cent choses. Des fois, tellement il me vient des idées, j'ai envie de crier : « Ecartez-vous, je vais m'envoler. »

MARCO. Si tu veux me faire plaisir, ne t'envole pas. Ce n'est jamais le moyen de se faire bien voir. (*A Eddie.*) Rodolfo est un bon garçon, honnête et travailleur, mais il a tout de même vingt ans. On ne l'empêchera pas d'être gai.

BÉATRICE. Mais personne ici veut l'en empêcher. Il faut justement qu'il soit gai. Pensez donc, vingt ans ! Moi, quand je les avais, les vingt ans, j'me mettais à rire pour rien... Et j'vous assure qu'on m'entendait...

RODOLFO. Je voudrais pourtant ressembler à mon frère. C'est que Marco n'est pas un homme comme les autres. A présent, il est malheureux en pensant à ceux de sa famille qui ont faim, mais quand ils seront rassasiés, lui sera encore malheureux à l'idée de tous ceux qui continuent à souffrir la faim, le froid, l'injustice, la misère du diable !

MARCO. Rodolfo, arrête un peu ton moulin. Depuis qu'on est là, il n'y en a eu que pour toi.

CATHERINE, *à Béatrice.* Ce qu'il peut être blond !

BÉATRICE. Mon café !

EDDIE. Toi aussi, tu veux rester en Amérique longtemps ?

RODOLFO. Moi ? J'espère bien y rester toujours et devenir Américain. Maintenant que j'ai respiré l'air de l'Amérique, je ne pourrais plus passer des jours à attendre le train, ou à rôder autour de l'hôtel, à l'affût d'un message à porter.

CATHERINE. Parce que vous portiez des messages ?

RODOLFO. Oh ! c'était bien rare. Des messages, on n'en confie pas à n'importe qui. Mais moi, ce que j'avais pour me défendre, c'est que je pouvais chanter !

EDDIE. Tu veux pas dire que t'es un vrai chanteur ?

RODOLFO. Si. Un soir de l'année dernière, Andreolo, le baryton, est tombé malade et je l'ai remplacé dans le jardin de l'hôtel. Trois arias, j'ai chanté, et pas une faute ! Les billets de mille pleuvaient de partout, les pièces tombaient comme de la grêle. On a vécu six mois là-dessus. (*A Marco.*) Tu te rappelles ?

MARCO, *geste de doute.* Deux mois...

(*Eddie rit.*)

BÉATRICE. Dans l'hôtel, ils auraient dû t'engager.

MARCO, *à Béatrice.* Je vais te dire. Il chantait trop fort.

RODOLFO. Pourquoi trop fort ?

MARCO. Dans l'hôtel, les clients sont tous des Anglais, et c'est bien connu, l'Anglais n'aime pas quand c'est trop fort.

RODOLFO, *à Catherine.* Personne a jamais dit que c'était trop fort.

MARCO. Moi, je dis, c'était trop fort. (*A Béatrice.*) Pas plus tôt il avait commencé, je l'ai senti. C'était trop fort.

RODOLFO. Alors, pourquoi ils m'ont jeté tant de billets de mille ?

MARCO. Ils ont payé pour ton courage. Les Anglais aiment le courage. Mais une fois, ça suffit !

RODOLFO. J'ai jamais entendu personne dire que c'était trop fort.

CATHERINE. Vous savez ce que c'est que le jazz ?

RODOLFO. Bien sûr. Je chante le jazz.

CATHERINE, *se levant.* Vous pourriez chanter du jazz ?

RODOLFO. La ritournelle, le bel canto, le jazz... Oui, le jazz. Je chante *La Cocotte en papier.* Vous aimez *La Cocotte en papier ?*

CATHERINE. Oh ! oui, j'adore. *La Cocotte en papier,* Allez-y. Chantez-la.

RODOLFO. Posso ?
(*Rodolfo se met à chanter avec une voix de ténor haut placée. Eddie se lève, et vient à l'avant-scène.*)

EDDIE, *se retournant, à Rodolfo.* Eh ! petit... eh ! attends un peu...
(*Le garçon s'interrompt.*)

CATHERINE, *transfigurée.* Laisse-le finir, c'est merveilleux ! (*A Béatrice.*) Il n'est pas inouï ? C'est fantastique, Rodolfo.

EDDIE. Ecoute, petit. T'as envie de te faire ramasser ?

MARCO. Non, non ! (*Il se lève.*)

EDDIE. Jamais eu de chanteur, ici... Et tout d'un coup, il y a un Caruso dans la maison, tu comprends ?

MARCO. Il faudra que tu te taises, Rodolfo.

EDDIE, *avec colère.* Ils ont des espions plein le quartier, Marco, ma parole.

MARCO. Il fera pas de bruit. (*A Rodolfo.*) Tu feras pas de bruit ?
(*Rodolfo fait signe que non et regarde Eddie.*)

BÉATRICE. T'exagères, Eddie. A Brooklyn, y a pas que les sous-marins qui poussent la romance ! Chez Teobaldo, ils sont tous en règle. Ça les empêche pas de chanter du matin au soir.

EDDIE, *se maîtrisant, il sourit et va à Catherine.* C'est pourquoi faire, les hauts talons, Greta Garbo ?

CATHERINE. Je m'étais dit que pour ce soir...

EDDIE. Tu veux me faire plaisir ? (*Son doigt se pointe sur les souliers.*) Allez, va.
(*Furieuse, elle passe dans la chambre. Béatrice a pour Eddie un regard froid.*)

EDDIE, *à Marco.* Ici, elles se prennent toutes pour des stars.

MARCO. C'est comme en Italie, surtout dans les grandes villes.

RODOLFO. Ma cousine Katie n'a pourtant pas l'air d'une écervelée. (*Katie rentre avec des talons plats.*) Les hauts talons, pour une jolie fille, c'est toujours plus chic.

EDDIE. Qui est-ce qui t'a dit le contraire ?
(*Les lumières s'éteignent pour se rallumer sur Alfieri.*)

ALFIERI. Il arrive que rien ne trahisse la mêlée des instincts qui se heurtent dans notre chair, que rien non plus ne nous avertisse de ce qui apparaîtra soudain à la surface. Eddie Carbone n'avait jamais soupçonné qu'il eût un destin. Un homme travaille, élève sa famille, va faire une partie de boules. Il mange, il vieillit et puis il meurt. A aucun moment, il n'a senti le cours de sa vie s'infléchir. Et maintenant, avec les semaines qui passaient, les plus menus événements concouraient à modeler un destin à Eddie Carbone. Un souci grandissant lui serrait le cœur et ne se laissait plus oublier.

(*Les lumières s'éteignent et s'allument dans la rue. Eddie se tient devant la porte de la maison et Béatrice arrive dans la rue.*)

EDDIE. Il est huit heures passées.
(*Elle entre dans la maison. Il reste dans la rue.*)

BÉATRICE. Et après ? Tu sais bien qu'au Paramount, le film est toujours très long.

EDDIE. Sûrement que, dans Brooklyn, y a pas un film qu'ils aient pas vu. Le gamin est censé rester à la maison, quand il travaille pas. Au lieu de ça, il arrête pas de se produire partout.

BÉATRICE. De quoi te mêles-tu ? C'est ses affaires. S'ils le ramassent, ils le ramassent, et puis c'est tout. Viens, rentrons.

EDDIE. C'est comme la sténo. Je la vois plus jamais travailler sa sténo. Elle ne pense qu'à sa beauté.

BÉATRICE. Elle y reviendra. Eddie, faut penser qu'elle est dans tous ses états.

EDDIE. Elle t'a dit quelque chose ?

BÉATRICE, *sort de la maison et vient à lui.* Qu'est-ce qui ne va pas entre toi et Rodolfo ? C'est pourtant un gentil garçon.

EDDIE. C'est ça que t'appelles un gentil garçon ? Moi, il me donne la chair de poule.

BÉATRICE, *souriant.* Allez, allez... Tu es jaloux, simplement.

EDDIE. De lui ? Non, mais, tu me prends pour qui ?

BÉATRICE. Je ne te comprends pas. Qu'est-ce qu'il a donc de si déplaisant ?

EDDIE. Tu veux dire que toi, t'es d'accord ? Ça va être son mari, ça ?

BÉATRICE. Il en vaut un autre. Je dirai même, c'est un garçon qui a du cœur et qui travaille dur. Et avec ça, pas mal du tout.

EDDIE. Il roucoule ! A bord, en plein dans le travail, il roucoule, tu savais ça ?

BÉATRICE. Qu'est-ce que tu veux dire, il roucoule ?

EDDIE. Ben oui, quoi, il roucoule. Comme ça, on est sur le pont, et tout d'un coup, y a toute une chanson qui lui sort du gosier. Tu sais comment ils l'appellent, maintenant ? La Cocotte en papier, ils l'appellent, le canari. Il a tout de la poulette, le gars. Il s'amène comme ça sur le quai, et vas-y, un, deux, trois, c'est le spectacle qui commence.

BÉATRICE. Faut quand même voir qu'il a vingt ans, que c'est encore un gosse.

EDDIE. Avec sa façon d'onduler, on dirait une girl.

BÉATRICE. Sa façon d'onduler ?...

EDDIE. Et il est blond !

BÉATRICE. Il est blond ? Il est blond, quoi ?

EDDIE. Tout ce que je souhaite, c'est que ce soit ses vrais cheveux. C'est ça, tout ce que je souhaite.

BÉATRICE. Eddie, tu y es, non ?
(*Elle essaye d'avoir son regard. Il se dérobe.*)

EDDIE. Pourquoi j'y suis pas ? J'aime pas comme il est, c'est tout.

BÉATRICE. Ecoute, t'as jamais vu un garçon blond de ta vie ? Et Whity Capatossa, alors ?

EDDIE. Sûr, mais Whity, il chante pas. Il roucoule pas sur les bateaux.

BÉATRICE. Mais c'est peut-être comme ça qu'ils font maintenant en Italie.

EDDIE. Alors, pourquoi son frère chante pas ? Marco se conduit comme un homme, lui. Aussi tu peux voir, Marco, personne le charrie. (*Il s'écarte d'elle.*) J'en reviens pas qu'on puisse être aveuglé comme t'as l'air de l'être. (*Passe au-dessus de Béa.*) Non. Béa, j'en reviens pas.

BÉATRICE, *elle va vers lui.* Ecoute, tu vas pas en faire une histoire.

EDDIE. J'en fais pas une histoire, mais je dis que c'est pas pour ce polichinelle que j'ai élevé Katie jusqu'à maintenant. Mais je t'en fiche, Madame trouve ça très bien.

BÉATRICE. Je trouve pas du tout ça très bien.

EDDIE. Non ?

BÉATRICE. Non, Eddie. (*Avec fermeté.*) J'ai d'autres soucis.

EDDIE, *embarrassé.* Ah ! oui ?

BÉATRICE. Tu veux savoir lesquels ? (*Un silence.*) Eddie, je me demande si tu vas continuer encore longtemps à délaisser ta femme ?

EDDIE. Ecoute, Béa, je suis pas dans mon assiette. Depuis que tes cousins sont là, je me sens pas moi-même.

BÉATRICE. Ça fait presque trois mois que tu ne te sens pas dans ton assiette et eux, ça fait juste quinze jours qu'ils sont là. Eddie, presque trois mois.

EDDIE. Je sais pas ce qui se passe, Béa. Je préfère ne pas en parler.

BÉATRICE. Justement, je voudrais que tu parles, que tu t'expliques. Est-ce que tu n'as plus envie de moi ?

EDDIE. Pourquoi plus envie ? Je te dis que je me sens pas bien. C'est tout.

BÉATRICE. J'ai fait quelque chose de mal ? Enfin, je veux savoir, moi.

EDDIE. On ne parle pas de ces choses-là.

(*Un temps.*)

BÉATRICE. Eddie, pourquoi es-tu si triste ?

EDDIE. Je m'en fais pour Katie. Il y a de quoi, non ?

BÉATRICE. La petite va avoir dix-huit ans. C'est naturel qu'elle se plaise dans la compagnie d'un garçon comme Rodolfo.

EDDIE. Il la fait marcher.

BÉATRICE. Admettons. C'est elle que ça regarde... Tu ne vas pas monter la garde jusqu'à ce qu'elle ait quarante ans ? Eddie, je veux que ça cesse, tu m'entends. J'aime pas ça. Tu m'entends ? Je veux que ça cesse !

(*Un temps.*)

Viens, rentrons.

EDDIE. Cinq minutes, j'ai envie d'aller faire un tour.

BÉATRICE. Ça va pas les faire rentrer plus tôt que tu restes à traîner dans la rue.

EDDIE. Cinq minutes, je t'ai dit. Va, je te rejoins.

(*Tandis que Béatrice rentre dans la maison, il va vers la droite et s'assied sur une balustrade de fer. Peter et Mike entrent dans la rue.*)

PETER. Une partie de boules ?

EDDIE. Je suis trop crevé. J'ai qu'une idée : aller dormir.

PETER. Et comment ça va, tes deux sous-marins ?

EDDIE. Question d'aller, ça va.

PETER. Je vois qu'ils arrêtent pas de travailler.

EDDIE. Pour ça, ils ont pas à se plaindre.

MIKE. Nous autres, c'est ce qu'on devrait faire : se tailler du pays et y revenir en sous-marins. Comme ça, on aurait du travail.

EDDIE. Pas si bête, ce que tu dis là.

PETER. T'en fais pas, quand ils auront fini de payer le syndicat, ils seront bien comme nous. (*S'asseyant sur la balustrade.*) N'empêche, Eddie, c'est rudement chic ce que tu fais pour eux.

EDDIE. Oh ! ils me gênent pas. Ils me coûtent seulement pas un sou.

MIKE. L'aîné des deux frères, faut le voir au travail, un vrai bœuf de labour. On l'aurait laissé faire à la Matson Line, il te chargerait le bateau à lui tout seul.

EDDIE. Celui-là, oui, c'est un dur à l'ouvrage. Leur père, il paraît, c'était un vrai colosse.

PETER. Ça ne m'étonne pas.

MIKE. Mais son frère, le petit blond, lui alors, c'est un autre genre. Remarque, lui non plus, il renâcle pas sur la besogne, mais ce qu'il a, c'est que c'est un marrant.

EDDIE, *cherchant ses mots.* Oui, ce serait plutôt le genre marrant.

MIKE. A bien regarder, c'est pas exactement qu'il est marrant, mais il raconte tout le temps des drôles de trucs. Pas plus tôt qu'il arrive, tout le monde se bidonne.

EDDIE. Oui, oui, c'est bien ce que je disais. Un marrant.

MIKE. Après tout, t'as peut-être raison. Un marrant.

EDDIE. Oui sûrement, mais tu sais, c'est un gosse. Il est... il est encore gosse, quoi.

MIKE. Je sais. Tu le vises une fois et tout le monde part à se bidonner. J'étais dans une équipe avec lui, un jour de la semaine dernière, à la Mac Cormack Line, je te dis qu'ils se tenaient tous les côtes.

EDDIE. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il faisait ?

MIKE. Je saurais plus te dire. Il était juste rigolo, quoi. Ce qu'il raconte — on ne peut jamais s'en souvenir — mais c'est la façon qu'il a de raconter. Je veux dire, des fois, il fait rien que de te regarder et tu sais pas pourquoi, tu te mets à te marrer.

EDDIE. Ouais ! (*Soucieux.*) En somme, c'est bien ça. Un marrant.

MIKE. Sûr.

PETER, *se lève.* Bon, salut, Eddie.

EDDIE. Salut.

PETER. Bon, salut, hein.

MIKE. Si tu veux faire la partie plus tard, on est à Flatbush Avenue.

(*Remontant dans la rue, ils croisent Catherine et Rodolfo qui descendent la rampe. Rire des deux hommes auxquels répond celui de Rodolfo. Peter et Mike sortent. Les jeunes gens rejoignent Eddie devant la porte de la maison.*)

CATHERINE. Bonsoir, Eddie. Ah ! si tu savais le film qu'on a vu. Qu'est-ce qu'on a pu rire !

EDDIE, *amusé, il sourit.* Vous étiez où ?

CATHERINE. Au Paramount.

EDDIE. Au Paramount de Brooklyn ?

CATHERINE, *avec rancune.* Eh bien oui ! à Brooklyn, puisque tu nous empêches d'aller à New-York.

EDDIE. Bon, ça va, je te demandais, c'est tout. (*A Rodolfo.*) Ce que je veux pas, c'est qu'elle traîne sur les trottoirs de Broadway, compris ? Là-bas, c'est plein de poules.

RODOLFO. Je voudrais pourtant y aller une fois, à Broadway. Je voudrais marcher avec elle dans les lumières au milieu de la foule. J'en ai tellement entendu parler, tellement vu de photos.

EDDIE, *d'une voix dure.* J'ai à lui parler une minute, Rodolfo. Rentre, tu veux.

RODOLFO. Eddie, on marche ensemble dans la rue, c'est tout.

CATHERINE. Tu sais ce qu'il peut pas encaisser ? C'est qu'à Brooklyn, y ait pas de fontaines.

EDDIE, *avec un sourire forcé.* Des fontaines ?

CATHERINE. Il dit qu'en Italie, chaque ville a ses fontaines et que c'est là qu'on se rencontre. Et aussi, qu'en Sicile, ils ont des oranges sur les arbres, des citrons. Tu imagines ? Sur les arbres.

RODOLFO. Eddie, pourquoi on irait pas à Broadway une fois, rien qu'une fois ?

EDDIE. Je t'ai dit que j'avais à lui parler.

RODOLFO. Tu pourrais peut-être venir aussi ? De Brooklyn à Broadway, c'est quand même pas si loin. (*Silence hostile d'Eddie.*) Je vais faire un tour le long de la rivière avant de me coucher. (*Il sort en montant la rampe.*)

CATHERINE. Pourquoi tu lui fais la tête ? Lui, il est à genoux devant toi, et tu ne lui ouvres pas la bouche.

EDDIE. Et toi alors ? Tu ne me parles pas non plus. (*Il essaie de sourire.*)

CATHERINE. Je ne te parle pas ? (*Elle lui prend le bras.*) Qu'est-ce que tu racontes ?

EDDIE. Je te vois plus jamais. Quand je rentre, t'es toujours en train de cavaler, je sais pas où.

CATHERINE. Mais il veut tout voir, tu comprends, alors on y va... Tu m'en veux ?

EDDIE. C'est pas ça. (*Il s'écarte d'elle avec un sourire triste.*) J'étais habitué à toujours te trouver là quand je rentrais. Maintenant, tout est changé et même quand tu es là, je sais que c'est pas pour moi. C'est comme cette façon que t'as maintenant de me regarder sans me voir... (*avec violence.*) Oui, sans me voir ! Allons, regarde-moi et écoute-moi ! Je suis sûr que tu n'écoutes plus ce que je te dis ! T'as l'esprit ailleurs ! (*ricanant.*) Ailleurs !

CATHERINE, *allant à lui.* Eddie, mais qu'est-ce que tu as ? Tu ne l'aimes pas ? C'est ça ?

EDDIE. Toi tu l'aimes, Katie ?

CATHERINE. Eh bien oui, je l'aime bien.

EDDIE. Tu l'aimes bien.

CATHERINE. Oui. Mais qu'est-ce que tu as à lui en vouloir ? Lui, qui est en adoration devant toi.

EDDIE. Ne crois pas ça, Katie.

CATHERINE. Si tu es pour lui comme un père.

EDDIE. Katie.

CATHERINE. Quoi, Eddie ?

EDDIE. Tu vas te marier avec lui ?

CATHERINE. Je ne sais pas. On est juste sortis ensemble, pas plus. Mais qu'est-ce que tu as contre lui ? Parle.

EDDIE. Il te fait marcher.

CATHERINE. Pourquoi ?

EDDIE. Katie. Si t'étais pas orpheline, tu crois pas qu'il demanderait la permission à ton père avant de courir comme il le fait, avec toi ?

CATHERINE. Il n'a sûrement pas pensé que ça pouvait t'embêter.

EDDIE. Il sait que ça m'embête, mais ça lui est bien égal.

CATHERINE. Non, Eddie, il ne me fait pas marcher, il est plein d'attentions pour moi. Pour toi aussi ! Quand on traverse la rue, il me prend par le bras...

EDDIE. Katie, il est plein d'attentions pour son passeport, c'est tout.

CATHERINE. Son passeport !

EDDIE. Et alors ! Il se marie avec toi et ça lui donne le droit d'être citoyen américain. C'est ce qu'il est en train de manigancer ! (*Elle est surprise et perplexe.*) Tu comprends ce que je te dis ? Le type a trouvé une poire et il court sa chance.

CATHERINE, *douloureusement.* Oh ! non, Eddie, je ne crois pas que ce soit ça !

EDDIE. Bebe. tu l'as sûrement pas bien regardé. Non mais, c'est ça un travailleur ? Qu'est-ce qu'il fait avec les premiers sous qu'il gagne ? Il court s'acheter un veston bien chouette et des disques, et une paire de souliers pointus et, pendant ce temps-là, en Sicile, les gosses de son frère crèvent la faim ! C'est le genre de type à faire son mauvais coup et à se tailler aussitôt après sans prévenir. Les lumières de Broadway, je t'en ficherai ! Ces types-là, mais ça ne pense qu'à soi. Tu te maries avec et la prochaine fois que tu le rencontres, c'est pour le divorce.

CATHERINE. Eddie, ses papiers, il ne m'en a jamais ouvert la bouche.

EDDIE. Tu te figures pas qu'il serait assez bête pour t'en parler ?

CATHERINE. Mais je crois même pas qu'il y pense.

EDDIE. A quoi penserait-il d'autre, veux-tu me le dire ? Il peut à tout moment être ramassé par l'Immigration et repartir pour la Sicile pousser le taxi dans la montée.

CATHERINE. Non, je ne le crois pas.

EDDIE. Katie, écoute-moi.

CATHERINE. Je ne veux pas t'écouter.

EDDIE. Katie, écoute...

CATHERINE. Il m'aime !

EDDIE, *bouleversé.* Non, pas ça, pour l'amour du ciel ! Le truc a vraiment trop servi.

CATHERINE, *désespérément.* Je ne te crois pas ! (*Elle se précipite dans la maison, suivie par Eddie.*)

EDDIE. C'est celui de tous les sous-marins qui débarquent à Brooklyn et ailleurs. On repère une fille bien naïve et on l'enveloppe pour le mariage. Va, si t'étais pas Américaine...

CATHERINE, *des sanglots dans la voix.* Non, Eddie, ce n'est pas vrai. Je t'en supplie, tais-toi !

EDDIE. Katie ! (*S'avisant de la présence dans la pièce de Béatrice qui le regarde sévèrement, il lui montre Catherine.*) Pourquoi tu ne lui mets pas un peu de plomb dans la tête ?

BÉATRICE, *d'une voix froide.* Quand est-ce que tu vas la laisser tranquille ?

EDDIE. Béa, ce type-là, c'est trois fois rien.

BÉATRICE, *explosant.* Tu vas la laisser tranquille ou si tu veux me rendre folle ? (*Il tourne sur lui-même, gêné, et sort dans la rue devenue noire, où il disparaît.*) Ecoute, Catherine. Qu'est-ce que tu vas faire ?

CATHERINE. Je ne sais pas.

BÉATRICE. Ne me dis pas que tu ne sais pas. Tu n'es plus une enfant. Qu'est-ce que tu as l'intention de faire ?

CATHERINE. Il ne veut pas m'écouter.

BÉATRICE. Et alors ? Ce n'est pas ton père, tout de même. Je ne te comprends pas.

CATHERINE. Qu'est-ce que je peux faire ? Lui flanquer mon mariage à la figure ?

BÉATRICE. Ecoute, chérie, tu veux te marier ou tu veux pas te marier ? Qu'est-ce qui te tourmente ?

CATHERINE, *doucement, en tremblant.* Je ne sais pas, Béa. Puisque ça le contrarie tellement, c'est que les choses ne sont pas ce qu'elles devraient être.

BÉATRICE. Assieds-toi, chérie. Ici, assieds-toi. Y a-t-il jamais eu un garçon qu'il ait trouvé assez bon pour toi ? Y en a jamais eu, non ?

CATHERINE. Il dit que Rodolfo court seulement après son passeport.

BÉATRIIE. Bien sûr, il inventera n'importe quoi pour te faire renoncer à lui. Un prince qui sortirait d'un

conte de fées, il dirait encore que c'est un tocard. Ça, tu le sais, hein ?

CATHERINE. Oui, je sais...

BÉATRICE. Alors, qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

CATHERINE, *tourne lentement la tête vers Béatrice.* Quoi ?

BÉATRICE. Ne fais pas la bête. Tu trouves naturel qu'il ne puisse pas supporter d'homme autour de toi ? Non, n'est-ce pas ? Katie, faut lui faire comprendre qu'il ne peut plus te donner des ordres, que tu n'es plus une petite fille.

CATHERINE, *lentement, comme pesant ses mots.* Il le sait, Béa, que je ne suis plus une petite fille.

BÉATRICE, *avec satisfaction.* Ah ! tu l'as quand même remarqué. Tu aurais dû me le dire.

CATHERINE. Béa, c'est pas facile d'en parler.

BÉATRICE. Tu sais tout de même comprendre ce qu'un homme te veut.

CATHERINE. On n'est jamais sûre. Des fois, les hommes vous coulent un regard drôle, mais la seconde d'après, ils ont les yeux clairs, si bien qu'on s'en veut d'avoir pu penser à des choses.

BÉATRICE. Ce qui m'étonne alors, c'est que tu te conduises comme tu te conduis. Par exemple, quand tu te balades devant lui, en combinaison.

CATHERINE. J'y pense pas, Béa; et puis quoi, en combinaison...

BÉATRICE. Tu dois pas, voilà tout. C'est comme quand tu restes assise sur le bord de la baignoire à bavarder avec lui pendant qu'il se rase, en caleçon...

CATHERINE. Quand est-ce que j'ai fait ça ?

BÉATRICE. Je t'ai vue ce matin.

CATHERINE. Oh !... J'ai eu quelque chose à lui dire.

BÉATRICE. Et quand il rentre, qu'il t'arrive de lui sauter au cou comme quand tu avais douze ans.

CATHERINE. Mais ça me fait plaisir de le voir, je suis contente.

BÉATRICE. Ecoute, chérie, je ne veux pas te dire ce qu'il faut que tu fasses.

CATHERINE. Si ! Tu peux, Béa !... Oh ! Béa, je suis tout embrouillée ! Il est si triste, maintenant. Triste ! Ça me fait de la peine.

BÉATRICE. Eh bien, Katie, si ça doit continuer à te faire de la peine, un jour tu vas te retrouver vieille fille !

CATHERINE. Oh non !

BÉATRICE. Je plaisante pas. J'ai déjà essayé plusieurs fois de te le dire depuis un an. Katie, c'est merveilleux, dans une famille quand on s'aime tous, mais à présent, tu es une femme et tu vis dans la même maison qu'un homme. Pense bien à ça.

CATHERINE. D'accord, je ferai attention.

BÉATRICE. Parce que ça ne dépend pas seulement de lui, Katie, tu comprends ? Je lui ai déjà dit la même chose...

CATHERINE, *sursautant.* Quoi ?

BÉATRICE. Qu'il devait te laisser aller. Mais quand je lui en parle, il croit que je cherche à le contrarier ou que je suis jalouse, ou je ne sais pas quoi.

CATHERINE. Il a dit que tu étais jalouse ?

BÉATRICE. Non, je dis seulement que peut-être il le croit. (*Elle prend la main de Catherine.*) Tu crois que je suis jalouse de toi, Coco ?

CATHERINE. Non ! J'y avais jamais pensé.

BÉATRICE, *sourire triste.* Tu aurais dû y penser... Mais je ne le suis pas. Tu verras, tout ira bien. Sois courageuse. Oh ! il ne s'agit pas de lutter, mais seulement de vouloir. T'es une femme, voilà, et tu t'es trouvé le garçon qui te convient. Le temps est venu de dire au revoir. C'est compris ?

CATHERINE. Compris, si je peux.

BÉATRICE. Y a pas question, il faut.

(*Les lumières s'éteignent dans la maison et s'allument chez Alfieri, assis derrière son bureau.*)

ALFIERI. C'est à cette époque qu'il est venu me trouver pour la première fois. Il y a une quinzaine d'années, j'avais défendu son père : Leonardo Carbone, dans une affaire d'accident, et je connaissais un peu la famille. Je le revois passant le seuil de la porte.

(*Eddie entre, silencieux.*)

ALFIERI. Il avait le regard d'un homme traqué : ma première pensée a été qu'il venait de commettre un crime ou qu'il était responsable d'un accident mortel. (*Eddie s'assied à côté du bureau, sa casquette à la main, et regarde vers l'extérieur.*) Mais bien vite, j'ai compris qu'il s'agissait d'une passion qui s'était installée dans son corps, comme une bête qui l'aurait tourmenté sans trêve, ni répit. (*Alfieri fait une pause, baissant les yeux, puis les relevant sur Eddie, comme s'ils poursuivaient une conversation.*) Je ne vois pas très bien ce que je peux faire pour toi, Eddie. Est-ce que la loi a quelque chose à voir là-dedans ?

EDDIE. C'est ce que je suis venu vous demander.

ALFIERI. Parce qu'il n'y a rien d'illégal, tu dois t'en douter, à ce qu'une fille tombe amoureuse d'un immigrant.

EDDIE. Bon. Mais si la seule raison, c'est qu'il veut un passeport ?

ALFIERI. D'abord, tu n'en sais rien.

EDDIE. Je vois ça dans ses yeux. Il se fout d'elle et il se fout de moi.

ALFIERI. Eddie, je suis un avocat. Les certitudes morales ne me suffisent pas. Il me faut des preuves, et je pense que tu le comprends. Peux-tu prouver ce que tu avances ?

EDDIE. Je sais ce qu'il a dans la tête, Monsieur Alfieri !

ALFIERI. Eddie, même si tu parvenais à prouver...

EDDIE. Ecoutez... Vous voulez pas m'écouter une minute ? Mon père a toujours dit que vous étiez fort ! Je veux que vous m'écoutiez.

ALFIERI. Je ne suis qu'un avocat, Eddie.

EDDIE. Vous allez m'écouter une minute ? La loi, je vais vous en parler. Laissez-moi seulement vous dire ce que je pense. Un homme, quand il rentre en Amérique en clandestin, c'est logique qu'il va essayer de mettre de côté le plus de sous possible, parce qu'il a peur de se faire pincer par le bureau de l'Immigration. Oui ou non ?

ALFIERI. Tu as peut-être raison.

EDDIE. Lui, au contraire, il jette l'argent par les fenêtres. Voilà maintenant qu'il achète des disques. Et c'est des chaussures et c'est des vestons. Vous me suivez ? Le type s'inquiète pas des économies, ni de l'avenir. Il se dit sûrement qu'il est là pour toujours. C'est donc qu'il a tout manigancé dans sa tête, qu'il s'installe. Vous me suivez ?

ALFIERI. Bon. Et après ?

EDDIE. Après, on y vient. (*Après un regard à Alfieri, il baisse les yeux.*) On parle entre nous, n'est-ce pas ?

ALFIERI. Mais voyons.

EDDIE. Je veux dire, ça va rester entre nous deux. La raison, j'aime pas dire ça à personne. Même à ma femme, je lui ai pas exactement dit ça.

ALFIERI. Qu'est-ce que c'est ?

EDDIE, *après un regard par-dessus chacune de ses épaules.* Le type est pas normal, monsieur Alfieri.

ALFIERI. Qu'est-ce que tu veux dire ?

EDDIE. Je veux dire qu'il est pas normal.

ALFIERI. Je ne te comprends pas.

EDDIE, *gêné.* Vous l'avez jamais rencontré ?

ALFIERI. Je ne crois pas, non.

EDDIE. C'est un blond. Mais vous diriez, comme platiné. Vous savez ce que je veux dire ?

ALFIERI. Non.

EDDIE. Je veux dire que ça tiendrait pas, si on s'avisait seulement de souffler dessus.

ALFIERI. Soit. Ça ne signifie pas...

EDDIE. Attendez, attendez, je vais vous dire autre chose. Il chante, monsieur Alfieri. Vous allez me dire... (*D'un geste, il impose silence à Alfieri qui, d'ailleurs, ne dit rien.*) D'accord, ça, ça fait rien, mais des fois, il va chercher une note là-haut... Moi, la surprise, je me retourne. Je veux dire une note haute, vous me comprenez ?

ALFIERI. Oui, c'est un ténor.

EDDIE. Je peux reconnaître un ténor, monsieur Alfieri. Lui, c'est pas un ténor. Je veux dire, si vous veniez à la maison et que vous sachiez pas qui c'est qu'est en train de chanter, vous auriez pas l'idée que c'est un garçon.

ALFIERI. Encore une fois, ça ne veut pas dire...

EDDIE. Je vous raconte. Attendez une minute. S'il vous plaît, monsieur Alfieri. J'essaie de vous représenter les choses. Avant-hier, ma nièce a sorti d'un placard une robe qui lui était trop petite, vu qu'elle a grandi depuis l'année dernière, comme on n'a pas le droit. Et lui, écoutez, il attrape la robe, la pose sur la table, la coupe : un, deux, trois, et avec les morceaux, il vous fabrique une robe toute neuve. Avec ça, mignon, mignon, qu'il donnait envie de l'embrasser.

ALFIERI. Ça va bien. Maintenant, Eddie, écoute-moi.

EDDIE. Monsieur Alfieri, ils se foutent de lui sur les docks. J'ai honte. Cocotte en papier, ils l'appellent. Blondinet, maintenant. Son frère croit que c'est parce qu'il a le genre farceur, mais c'est pas pour ça qu'ils se marrent. Bien sûr, ils vont pas dire pourquoi, parce qu'ils savent qu'on est des parents et que s'ils disent quelque chose en trop, vrai ou pas, je me vois forcé de leur rentrer dedans. Mais moi, je le sais bien, pourquoi ils se marrent et quand je pense à c't'espèce de mannequin qui veut la toucher, je suis capable... Je veux dire, ça me fout par terre, monsieur Alfieri, parce que j'en ai bavé pour cette petite-là. Et maintenant, il arrive dans ma maison.

ALFIERI. Eddie, écoute. J'ai mes propres enfants. Je te comprends. Mais la loi est quelque chose de précis. La loi...

EDDIE, *indigné, véhément.* Vous voulez pas me dire qu'il existe pas une loi pour qu'un type qu'est pas normal, on puisse pas lui interdire d'aller travailler, d'épouser une fille...

ALFIERI. Il n'y a aucun recours dans la loi, Eddie.

EDDIE. Mais il n'est pas normal, monsieur Alfieri. Vous voulez pas me dire...

ALFIERI. Il n'y a rien que tu puisses faire, Eddie, crois-moi.

EDDIE. Rien ?

ALFIERI. Rien. Il n'y a qu'une question au regard de la loi.

EDDIE. Quelle question ?

ALFIERI. Oui, c'est illégalement qu'ils sont entrés en Amérique. Mais je ne pense pas que tu veuilles recourir à la loi dans cette affaire-là.

EDDIE. Sûr que non. Je ferai rien pour ça.

ALFIERI. Alors, très bien. A présent, laisse-moi parler, tu veux ?

EDDIE. Je peux pas croire ce que vous me dites. Je veux dire, il doit bien y avoir une loi...

ALFIERI. Eddie, je veux que tu m'écoutes. (*Un temps.*) Tu sais, quelquefois, il arrive que le ciel nous embrouille. Nous aimons tous quelqu'un : la femme, les enfants... Il n'y a pas un homme qui n'aime pas quelqu'un. Mais ce qui peut arriver, c'est qu'il y en ait un peu trop. Tu me comprends ? Il y en a un peu trop, et ça va comme il vaudrait mieux que ça n'aille pas. Un homme travaille dur, il élève un enfant, parfois c'est une nièce, parfois même c'est sa fille, et lui ne se rend compte de rien. Mais avec les années qui passent, il y a trop d'amour pour la nièce. Tu comprends ce que je suis en train de te dire ?

EDDIE, *ricanant.* Qu'est-ce que vous voulez dire, que je devrais pas penser à son bien ?

ALFIERI. Tu y as suffisamment pensé, Eddie. Ces choses-là ont une fin. L'enfant doit grandir et s'en aller, et l'homme apprendre à oublier. Ce que je te dis là, ce ne sont pas des paroles d'avocat, c'est ce que tu me dirais toi-même si tu avais tout ton sang-froid. (*Un temps.*) Laisse-la s'en aller. C'est le conseil que je te donne. Tu as fait ce que tu avais à faire, maintenant, c'est de sa vie à elle qu'il s'agit. Souhaite-lui bonne chance et laisse-la partir (*Un temps.*) Es-tu décidé à le faire ? En tout cas, il n'y a pas de loi, Eddie, mets-toi bien ça en tête il n'y a pas de loi qui empêche les jeunes gens de se fiancer.

EDDIE. Mais enfin, monsieur Alfieri, si c'est une tante ?

ALFIERI. Il n'y a rien que tu puisses faire.

EDDIE, *se levant.* Bon. Eh bien ! merci. Merci beaucoup !

ALFIERI. Qu'est-ce que tu vas faire ?

EDDIE. Qu'est-ce que je peux faire ? Je suis un pauvre type, moi, et qu'est-ce qu'un pauvre type peut faire ? Regardez un peu le coup qui m'arrive. Je travaille comme une brute pendant vingt ans, pour qu'une tante puisse la prendre. Voilà ce que je peux faire Saleté de vie... Faut vous représenter, monsieur Alfieri, quand c'était le plus moche, quand c'était le plus dur, que pas un bateau venait mouiller dans le port, qu'est-ce que vous croyez ? Que je restais ici à rien faire, qu'à m'inscrire au chômage ? Eh bien, non ! Je cavalais des fois du matin au soir. Quand les docks étaient vides à Brooklyn, j'allais à Hoboken, à Staten Island, sur le West Side, à Jersey — partout — parce que moi, je m'étais fait un serment, comprenez ? Je m'ôtais le pain de la bouche pour qu'elle en ait plus. J'ôtais le pain de la bouche à ma femme. Y en a des jours que j'ai cavalé dans c'te ville, et l'estomac dans les talons ! (*Avec violence*). Et maintenant, faudrait que je continue dans ma propre maison à reluquer ce fils de putain ! Et qui vient de nulle part ! Je lui aurai donné ma maison pour dormir ! J'aurai retiré les couvertures de mon propre lit pour les lui donner et il me la prend comme un sale voleur qu'il est et il me la tripote avec ses sales mains ?

ALFIERI, *se levant.* Voyons, Eddie Carbone, dis-toi qu'à présent, c'est une femme.

EDDIE. Il me la vole !

ALFIERI. Elle veut se marier, Eddie. Elle ne peut pas se marier avec toi, non ?

EDDIE, *furieux.* Qu'est-ce que ça veut dire, ça se

marier avec moi ? Du diable si je suis seulement foutu de comprendre ce que vous ruminez dans votre caboche d'avocat !

ALFIERI, *un temps.* Je t'ai donné mon avis, Eddie. C'est tout.

EDDIE, *se reprenant.* Bon. Merci. Merci beaucoup. C'est que... je voulais dire, c'est que ça me brise le cœur, vous savez. Je me sens...

ALFIERI. Je comprends. Essaie de ne pas y penser, tu peux ?

EDDIE. Je... (*Il se sent près des sanglots et salue de la main d'un geste impuissant.*) Je vous reverrai. (*Il sort.*)

ALFIERI, *s'asseyant sur son bureau.* On voudrait parfois crier gare et sans ménagement dire à un homme de façon précise ce que lui réserve l'avenir, et voilà, on a trop le respect de sa personne pour oser lui parler. J'aurais pu, cet après-midi-là, finir toute l'histoire d'Eddie Carbone. Il n'y avait pour moi plus l'ombre d'un mystère, mais je le voyais, lui, comme s'il s'était engagé dans un tunnel et qu'il se dirige vers l'unique sortie possible. Je savais par où passait son destin, je savais où il finirait. Et plus d'un après-midi, je suis resté là, à me demander pourquoi, moi qui avais la connaissance des hommes de ma Sicile, je me trouvais impuissant à enrayer le cours des choses. Je suis même allé trouver une vieille dame du quartier, une vieille dame qui en avait beaucoup vu et beaucoup vécu, et je lui ai raconté ce que je viens de raconter, mais tout ce qu'elle a fait, ça a été de secouer la tête et de me dire : « Priez pour lui. » Alors... J'ai continué à attendre.
(*Les lumières s'éteignent sur Alfieri et s'allument dans la maison où s'achève le dîner. Béatrice débarrasse la table. Eddie et Marco sont assis de chaque côté de la table. Catherine est assise devant la table avec, étendu à ses pieds, Rodolfo qui regarde un magazine de cinéma.*)

CATHERINE. Tu sais où ils sont allés, une fois ?

BÉATRICE. Où ça ?

CATHERINE. Ils sont allés en Afrique. Sur un bateau de pêche. (*Eddie ricane.*) C'est vrai, Eddie.
(*Béatrice sort vers la cuisine.*)

EDDIE. J'ai rien dit. (*Il va à son fauteuil, ramasse un journal.*)

CATHERINE. Et moi, je ne suis même jamais sortie de Brooklyn.

EDDIE, *s'asseyant.* T'as rien perdu. (*Catherine emporte des assiettes à la cuisine.*) Combien ça t'a pris de temps, Marco, pour aller en Afrique ?

MARCO, *se levant.* Oh ! deux jours. On va un peu partout.

RODOLFO, *se levant.* Une fois, on est allé en Yougoslavie.

EDDIE, *à Marco.* Ils paient bien, sur ces bateaux-là ?
(*Entre Béatrice venant de la cuisine, Rodolfo l'aide à empiler la vaisselle qui reste.*)

MARCO. S'ils prennent du poisson, ils ne paient pas mal.

RODOLFO. Ce qu'il y a, c'est que c'est tous des bateaux de famille. Alors, pour travailler sur leurs bateaux, c'est bien simple, il faut qu'ils aient quelqu'un de malade chez eux.

BÉATRICE. Marco, il y a une chose que je comprends pas. Là-bas, vous avez la mer qu'est pleine de poissons et vous trouvez moyen de crever de faim.

EDDIE. Faudrait qu'ils aient des filets, des bateaux. Ça coûte cher tout ça. Faut de l'argent. C'est toujours la même chose, quoi. L'argent.
(*Entre Catherine.*)

BÉATRICE. Je ne dis pas, mais je pensais qu'ils auraient pu, par exemple, pêcher de la plage. J'en ai vu qui faisaient ça ici, à la plage.

MARCO. Nous, c'était la sardine qu'on pêchait.

EDDIE, *riant.* Voyez le travail. Attraper des sardines avec un hameçon.

BÉATRICE. Tu ris, je savais pas que c'étaient des sardines. (*A Catherine.*) C'étaient des sardines.

CATHERINE. Oui, ils les suivent sur toute la mer, en Afrique, en Yougoslavie...
(*Elle s'assied à droite de la table et feuillette un magazine. Rodolfo s'assied auprès d'elle.*)

BÉATRICE, *à Eddie.* C'est quand même drôle, hein ? On n'y pense jamais que les sardines, ça nage dans la mer. (*Elle sort vers la cuisine avec les plats.*)

CATHERINE. Je sais. C'est comme les oranges et les citrons sur les arbres. (*A Eddie.*) Je veux dire, on n'y pense pas non plus que les oranges et les citrons, ça vient sur les arbres.

EDDIE. Je sais, oui. C'est drôle. (*A Marco, tandis que Béatrice revient de la cuisine.*) On m'a dit qu'ils peignaient les oranges pour qu'elles soient oranges.

MARCO. Il les peignaient ! (*Il était occupé à lire une lettre tirée de sa poche.*)

EDDIE. Oui, on m'a dit aussi qu'elles poussaient comme vertes.

MARCO. Non, en Italie, les oranges sont oranges.

RODOLFO. Les citrons sont verts.

EDDIE, *rageur.* Je le sais que les citrons sont verts, Bon Dieu ! Je les ai bien vus à l'épicerie, la couleur qu'ils sont. Mais j'ai dit que c'étaient les oranges qu'ils peignaient. J'ai rien dit sur les citrons.

BÉATRICE, *pour faire diversion.* Ta femme reçoit l'argent régulièrement, Marco ?

MARCO. Oui. Jamais de retard. Elle peut enfin nourrir les gosses et soigner celui qui était malade.

BÉATRICE. Quelle chance ! Tu dois te sentir mieux, hein ?

MARCO. Oh ! oui. Mais comme ça, d'être séparé, je me sens bien aussi un peu seul.

BÉATRICE. J'espère que tu ne vas pas faire comme certains de par ici. Il y a des hommes qui sont là depuis vingt-cinq ans et ils n'ont jamais mis de côté suffisamment pour retourner là-bas.

MARCO. Oh ! je sais. Des familles, on en a beaucoup dans notre ville, les enfants n'ont même jamais vu leurs pères. Mais je rentrerai à la maison. Pour ça, il faudra trois ans, quatre ans.

BÉATRICE. Tu devrais peut-être garder un peu d'argent ici. Parce qu'elle risque de croire que tu gagnes ça si facilement que jamais tu pourras mettre assez de côté.

MARCO. Oh ! non, elle, elle met de côté. J'envoie tout. (*Soupir.*) Ma femme, elle se sent bien seule aussi.

BÉATRICE. Ça doit être une gentille femme. Je parie qu'elle est jolie.

MARCO, *gêné.* Non, mais elle comprend tout.

RODOLFO. Ça, elle est rudement forte, sa femme.

EDDIE. Je suis sûr que, des fois, quand les hommes rentrent chez eux, après des années d'absence, il y a des sacrées surprises ! Hein ?

MARCO. Des surprises ?

EDDIE, *riant.* Tu vois ce que je veux dire ? En comptant les gosses, ils en trouvent un ou deux de plus que quand ils sont partis.

MARCO. Non, non... Les femmes attendent, Eddie. La plupart. Et c'est rare qu'il y ait des surprises.

RODOLFO. Dans la ville de chez nous, on est resté strict. (*Eddie le regarde.*) Ce n'est pas si libre qu'on croit.

EDDIE, *se lève, va et vient.* Ici, non plus, Rodolfo, ce n'est pas si libre que tu crois. C'est rapport à ça que, plus d'une fois, j'ai vu des blancs-becs s'attirer des ennuis, et qu'ils les avaient pas volés. Qu'est-ce qu'ils se figurent, qu'une fille elle sait pas se tenir, parce qu'on la voit pas se balader avec le châle de sa grand-mère autour de la tête ? Il serait temps que tu le saches, ici, une fille a pas besoin de porter une robe noire et de bredouiller des oremus pour savoir se tenir. T'as compris ?

RODOLFO. Je me suis toujours conduit avec elle...

EDDIE. Je sais, mais dans ta ville, t'irais pas te balader avec une fille, comme ça, sans permission. Tu sais ce que je veux dire, Marco ? Qu'ici, c'est pas tellement différent de là-bas.

MARCO, *réticent.* Oui.

BÉATRICE. C'est pas exactement comme s'il avait fait ça sans permission.

EDDIE. Admettons. Mais moi, ce que je ne veux pas, c'est qu'on se fasse des idées pas vraies sur les choses. (*A Rodolfo.*) Je veux dire, ça a l'air un peu libre, ici, mais, dans le fond, c'est aussi strict.

RODOLFO. J'ai du respect pour elle, Eddie. Je n'ai rien fait de mal.

EDDIE. Ecoute, petit. Je ne suis pas son père, je suis seulement son oncle.

BÉATRICE. Alors, conduis-toi comme un oncle. (*Eddie la regarde, conscient de la force de sa critique.*) Sérieusement.

MARCO. Non, Béatrice, s'il fait quelque chose qu'il ne doit pas, il faut le lui dire. (*A Eddie.*) Qu'est-ce qu'il a fait qu'il aurait pas dû ?

EDDIE. Avant qu'il arrive, elle était jamais dehors à minuit.

MARCO, *à Rodolfo.* A partir de maintenant, tu rentreras tôt.

BÉATRICE. Katie, tu as bien dit que le film avait fini tard ?

CATHERINE. Oui.

BÉATRICE. Bon. Alors, dis-le lui, Coco. (*A Eddie.*) Le film a fini tard. (*A Catherine.*) Comme ça.

CATHERINE, *à Eddie.* Eddie...

BÉATRICE. C'est si dur que ça à sortir ? (*A Eddie.*) Alors, quoi, faut plus qu'elle aille au cinéma ?

EDDIE. Ecoute Béa, je dis seulement : faut pas qu'il croie qu'elle est toujours restée aussi tard.

MARCO. Rodolfo rentrera de bonne heure. (*A Rodolfo.*) C'est promis ?

RODOLFO, *gêné.* Bon, d'accord. Mais je peux pas tout le temps rester dans la maison, Eddie.

EDDIE. Ecoute, petit, je parle pas seulement d'elle, mais le plus tu te montres, le plus t'as de chance qu'ils te ramassent. (*A Béatrice.*) Je veux dire : suppose qu'il se fasse renverser par une moto ou quelque chose. (*A Marco.*) Ses papiers ? Qui c'est qu'il est ? Tu vois ce que je veux dire.

BÉATRICE. A ce compte-là, qui c'est qu'il est dans la journée ? C'est pas les mêmes risques ?

EDDIE, *maîtrisant à peine sa colère.* C'est pas la peine qu'il aille tenter le diable, Béa. S'il est là pour travailler, alors qu'il travaille ! S'il était là pour s'amuser, alors il pourrait aller se balader. Mais ce que j'avais compris, Marco, c'est que vous veniez tous les deux pour gagner la vie de ta famille. (*Un temps. Il va au fauteuil et Marco paraît surpris.*) Du moins, c'est ce que j'avais compris.

MARCO. Oui, Eddie, c'est pour ça qu'on est venu.

EDDIE, *s'asseyant.* Bon. C'est tout ce que je voulais savoir.

(*Eddie lit son journal. Silence gêné. Catherine se lève et met un disque sur le phono.*)

CATHERINE, *indignée.* Tu veux danser, Rodolfo ? (*Eddie se contracte.*)

RODOLFO, *par déférence pour Eddie.* Non, écoute... je... je suis un peu fatigué.

BÉATRICE. Vas-y donc, Rodolfo, danse.

CATHERINE. Mais oui, viens. C'est l'air le plus formidable de l'année. Viens.

(*Elle le prend par la main. Il se lève gauchement, les yeux d'Eddie dans son dos, et ils dansent.*)

EDDIE, *à Catherine.* Qu'est-ce que c'est que ça ? Encore un nouveau disque ?

CATHERINE. C'est le même. C'est celui qu'on a acheté l'autre jour. Tu voudrais qu'on le casse à coups de marteau ?

EDDIE. Quoi ? Qu'est-ce que c'est que ce ton ?

BÉATRICE, *à Eddie.* Ils en ont seulement acheté trois. (*Elle les regarde danser, puis elle se tourne vers Marco.*) Ça doit être bien d'aller partout dans un de ces bateaux de pêche. J'aimerais bien ça, passer dans tous ces pays. Mais les femmes vont pas avec, je parie ?

MARCO. Non, pas sur les bateaux. Le travail est trop dur.

BÉATRICE. Pour les repas, est-ce qu'il y a une vraie cuisine et tout ce qu'il faut ?

MARCO. Oui, on mange bien sur ces bateaux, surtout quand Rodolfo est aussi à bord. Tout le monde devient gras.

BÉATRICE. Oh ! il fait la cuisine ?

MARCO. Sûr et fameusement. Le riz, les pâtes, le poisson.

RODOLFO. Même la cassate.

MARCO. Tout.

(*Eddie baisse son journal.*)

EDDIE. Et en plus, il fait la tambouille ! Il chante, il fait la cuisine...

(*Rodolfo sourit, croyant à un compliment.*)

BÉATRICE. C'est rudement bien. Comme ça, il est sûr de pouvoir toujours gagner sa vie.

EDDIE. C'est merveilleux. Il chante, il fait la cuisine, il pourrait faire des robes...

CATHERINE. Des types comme ça, y en a qui sont rudement bien payés. Les chefs cuisiniers, dans les grands hôtels, c'est toujours des hommes. On écrit même des articles sur eux.

EDDIE. Eh bien oui ! c'est ça justement que j'ai dit.

CATHERINE, *continuant à danser.* Bon, alors on est d'accord.

EDDIE, *à Béatrice.* Il a de la veine, tu trouves pas ? (*Un temps, son regard se détourne et revient à Béatrice.*) C'est pour ça qu'il a rien à foutre sur les quais. (*Rodolfo arrête le phono.*) Je veux dire, je me prends, moi, par exemple ? Je peux pas faire la cuisine, je peux pas chanter, je peux pas faire des robes, alors il me reste les quais. Au contraire : une supposition, je serais comme vous diriez une bonne cuisinière, je pousserais la chansonnette avec une gentille petite voix, par-dessus le marché, je ferai le travail d'une vraie couturière, j'y serais sûrement pas, sur les quais. (*Il a tordu son journal, en a fait un rouleau serré. Tous le regardent.*) Je serais ailleurs et pas à Brooklyn. Peut-être dans la haute couture, du côté de la Cinquième Avenue.

(Brusquement, il se lève, remonte son pantalon au-dessus de la ceinture et va vers Marco.) Qu'est-ce que t'en dirais, Marco, si on allait à la boxe samedi prochain. T'as déjà vu un combat ?

MARCO. Seulement aux actualités...

EDDIE. Je t'invite. Qu'est-ce que t'en penses, Danois ?

RODOLFO. Sûr, ça me tente.

EDDIE. Je prends les billets.

CATHERINE, *joyeuse, elle va vers Eddie.* Je fais du café, d'accord ?

EDDIE. Vas-y, bonne idée ! Fais-le fort !

(Elle sourit avec un reste d'inquiétude et sort vers la cuisine. Il est surexcité, il se frotte le poing dans la paume de la main et va vers Marco.)

EDDIE. Marco, je te bluffe pas, c'est des vrais combats que tu vas voir ici. T'as jamais fait de la boxe ?

MARCO. Non, jamais.

EDDIE, *à Rodolfo.* Je parie que t'en as fait, toi, hein ?

RODOLFO. Non.

EDDIE. Bon, ben viens. Je vais t'apprendre.

BÉATRICE. Qu'est-ce qu'il a besoin d'apprendre ?

EDDIE. On sait jamais. Peut-être qu'un jour, il se fera marcher sur les pieds ou je sais pas quoi. Allons, viens, Rodolfo, je vais te montrer un ou deux coups. *(Il attend derrière la table.)*

RODOLFO, *embarrassé.* C'est que moi, je ne vais pas savoir comment m'y prendre. *(Il descend vers Eddie.)*

EDDIE. Tu lèves les mains. Comme ça, compris ? Tu y es, c'est très bien. Tu gardes la gauche levée, hein, parce que c'est avec ta gauche que tu cherches l'ouverture, là, comme ça... *(Il place une gauche très légère sur le menton de Rodolfo.)* Tu vois ? Alors, maintenant, ce qu'il faut que tu fasses, c'est que tu me bloques quand moi je t'attaque avec la gauche. *(Rodolfo le bloque.)* C'est au poil. *(Rodolfo rit.)* Bon, maintenant, à toi d'essayer. Vas-y.

RODOLFO. Je veux pas te frapper, Eddie.

EDDIE. T'occupe pas. Vas-y. Lance-le, je vais te montrer comment on le bloque. *(Rodolfo l'attaque en riant, les autres rient aussi.)* C'est ça... Encore une fois. Vise la pointe du menton. *(Rodolfo donne un direct avec plus d'assurance.)* Très bien.

BÉATRICE, *à Marco.* Il a des dispositions.

EDDIE. Tu parles qu'il en a. Vas-y, petit, mets-y du poids, tu peux pas me faire mal. *(Rodolfo frappe le menton d'Eddie et touche assez durement.)* Un vrai boxeur, je vous dis.

(Catherine revient de la cuisine et regarde.)

EDDIE. Bon. Maintenant, c'est à moi de faire. A toi de me bloquer, hein ?

CATHERINE, *un peu effrayée.* Qu'est-ce qu'ils font ?

(Ils boxent sans brutalité.)

BÉATRICE. Il lui apprend. Et tu sais, il est bon, le petit.

EDDIE. Sûr, il est formid Regarde un peu comment ça part *(Rodolfo touche.)* C'est ça, mon vieux ! Bon. Maintenant, fais gaffe, j'arrive, Danois !

(Il fait une feinte de la gauche et touche de la droite. Rodolfo titube. Marco se lève.)

CATHERINE, *se précipitant vers Rodolfo.* Eddie !

EDDIE. Quoi ? Je lui ai pas fait mal. Je t'ai fait mal, petit ? *(Il passe le dos de sa main sur sa bouche.)*

RODOLFO. Non, non. *(A Eddie, avec un sourire forcé.)* Ça m'a seulement un peu surpris.

BÉATRICE, *faisant asseoir Eddie sur le fauteuil.* Ça suffit comme ça, Eddie. Quand même, il s'est bien défendu !

EDDIE. Ouais. *(Se frottant les poings l'un contre l'autre, à Marco.)* Il pourrait devenir drôlement bon. Je lui apprendrai encore. *(Marco, désapprobateur, hoche la tête.)*

RODOLFO. Catherine, viens danser.

(Il la prend par la main, ils mettent un disque au phono. Rodolfo la prend dans ses bras, et ils dansent. Eddie, soucieux, s'assied sur le fauteuil, et Marco, prenant une chaise, la place devant Eddie.)

MARCO. Eddie, tu peux soulever cette chaise ?

EDDIE. Qu'est-ce que tu veux dire ?

MARCO. Par là. *(Il se met sur un genou, une main derrière le dos, attrape un des pieds de la chaise, mais ne la soulève pas.)*

EDDIE. Bien sûr, pourquoi pas ? *(Il essaie vainement de soulever la chaise.)* Mince, alors, ce que c'est dur ! Je m'en serais pas douté. *(Il essaie encore et échoue.)* C'est sur un faux angle, c'est pour ça hein ?

MARCO. Regarde.

(Il se met à genoux, prend la chaise par un pied et, sans effort, la soulevant de plus en plus haut, parvient à se mettre debout. Rodolfo et Catherine se sont arrêtés de danser pour le regarder. Face à face avec Eddie, il change ce qui était la grimace de l'effort en un sourire d'ironie. Le visage d'Eddie se durcit.)

RIDEAU

2e partie

Lumière sur Alfieri.

ALFIERI. L'avant-veille de Noël, sur le quai 41 où travaillait Eddie Carbone, une caisse de whisky tomba du filet pendant qu'on la déchargeait. Sans doute est-il normal que ce genre d'accident arrive à une caisse de whisky un 23 décembre. Il ne neigeait pas, mais il faisait un froid noir et, comme tous les hommes de l'équipe, Eddie avait essayé de se réchauffer en avalant de grands coups de whisky. Sa femme était au-dehors à faire des achats. Marco travaillait encore, mais Rodolfo n'avait pas été embauché ce jour-là. Catherine m'a raconté plus tard que cet après-midi avait été le premier qu'ils passaient ensemble seuls dans la maison.

(*Les lumières s'allument dans la maison décorée pour Noël. Rodolfo se tient auprès de Catherine qui place un patron sur un morceau d'étoffe étendu sur la table.*)

CATHERINE. Tu as faim ?

RODOLFO. Pas pour quelque chose qui se mange. J'ai presque trois cents dollars, Catherine ?

CATHERINE. J'ai entendu.

RODOLFO. Tu n'aimes plus en parler ?

CATHERINE. Si, pourquoi ? Ça m'est égal d'en parler.

RODOLFO. Qu'est-ce que tu as, Catherine ?

CATHERINE. Je voudrais te demander quelque chose. Je peux ?

RODOLFO. Je pensais que tu aurais vu la réponse dans mes yeux. Mais tu ne me regardes plus dans les yeux depuis quelque temps. On dirait qu'il y a des choses que tu ne veux pas me dire, Catherine. (*Elle le regarde. Elle semble repliée sur elle-même.*) Qu'est-ce que tu voulais me demander ?

CATHERINE. Suppose que je veuille vivre en Italie.

RODOLFO, *la question le fait sourire.* Tu vas épouser quelqu'un de riche ?

CATHERINE. Non, je veux dire vivre là-bas, toi et moi.

RODOLFO, *cessant de sourire.* Quand ?

CATHERINE. Eh bien... Quand nous serons mariés.

RODOLFO, *abasourdi.* Tu veux devenir Italienne ?

CATHERINE. Non, mais je pourrais vivre là-bas sans devenir Italienne. Il y a beaucoup d'Américains qui y vivent.

RODOLFO. Tu veux dire pour toujours ?

CATHERINE. Pour toujours.

RODOLFO. Tu dis ça pour blaguer.

CATHERINE. Non, je suis sérieuse.

RODOLFO. Où est-ce que tu es allée chercher cette idée ?

CATHERINE. Tu dis toujours que c'est si beau, là-bas, avec la montagne et la mer, et les ruines...

RODOLFO. Catherine, tu es en train de me faire une blague.

CATHERINE. Non, je suis sincère !

RODOLFO, *va vers elle, lentement.* Catherine, si jamais je te ramenais à la maison, sans argent, sans travail, sans rien, ils feraient venir le curé et le médecin, et ils diraient que Rodolfo est sonné.

CATHERINE. Je le sais, mais je crois qu'on serait plus heureux là-bas.

RODOLFO. Plus heureux ? Qu'est-ce que tu mangerais ? Tu peux pas faire cuire le paysage.

CATHERINE. Peut-être que tu pourrais chanter, par exemple à Rome...

RODOLFO. Rome ! Mais des chanteurs, Rome en est remplie !

CATHERINE. Mais moi, je pourrais travailler.

RODOLFO. Où ? A quoi ?

CATHERINE. Mais, enfin, on doit pouvoir trouver du travail quelque part !

RODOLFO. Eh bien, non. Le chômage, là-bas... Tiens, c'est pas la peine. Tu peux pas te représenter. Explique-moi plutôt ce qui te fait dire tout ça. Réfléchis. Comment est-ce que je peux t'emmener d'un pays riche dans un pays pauvre ? De ma part, ce serait criminel, ce serait te voler ton visage. Oui, oui, parfaitement. D'ici deux ans, tu aurais un visage affamé, vieilli. Quand les mômes de mon frère pleurent de faim, on leur donne de l'eau, de l'eau qui a servi à faire bouillir un os. Tu le crois pas ?

CATHERINE, *doucement.* Rodolfo, ici, j'ai peur d'Eddie.

RODOLFO, *s'approchant d'elle.* On resterait pas vivre ici. Une fois que je serai naturalisé, je pourrai aller travailler n'importe où, et je trouverai plus intéressant à faire que d'être docker. Catherine, on aura une maison... Si j'avais pas peur d'être arrêté, je commencerais ici quelque chose de formidable.

CATHERINE, *se faisant violence.* Dis-moi, Rodolfo... Est-ce que tu voudrais m'épouser quand même si on devait s'en aller vivre en Italie ? Je veux dire si c'était possible seulement comme ça ?

RODOLFO. C'est toi qui poses la question, ou c'est lui ?

CATHERINE. Je voudrais que tu me répondes, Rodolfo, sérieusement.

RODOLFO. Retourner là-bas avec rien ?

CATHERINE. Oui.

RODOLFO. Non. (*Elle le regarde avec effroi.*) Non.

CATHERINE. Tu ne le ferais pas ?

RODOLFO. Non. Je me marierais pas avec toi pour vivre en Italie. Je veux que tu sois ma femme, et je veux devenir Américain. Dis-lui ça ou moi, je le lui dirai. Oui. (*Il arpente la pièce avec colère.*) Et dis-lui aussi, par la même occasion, et s'il te plaît, dis-le lui toi-même, que je ne suis pas un mendiant et que, de ton côté, tu n'es pas un cadeau, une faveur pour un pauvre immigrant.

CATHERINE. Rodolfo, ne te mets pas en colère !

RODOLFO. Si ! Je suis furieux ! Alors, tu crois que je suis à ce point lié par l'intérêt ? Mon frère l'est, lui, à cause de sa famille. Mais pas moi ! Comment ! Tu as pu penser que toute ma vie je traînerais avec moi une femme que je n'aime pas, juste pour devenir Américain ? Je vais bien t'étonner, mais ton Amérique, je suis pas à plat ventre. Figure-toi qu'en Italie, nous aussi, on a des buildings, du

néon partout, des grandes avenues, des autos à n'en plus finir. Il n'y a que le travail qu'on n'a pas. Si je veux devenir Américain, c'est que je veux pouvoir travailler. C'est ça la seule merveille, ici : le travail !

CATHERINE. Je n'ai pas voulu dire...

RODOLFO. Rien qu'à te regarder, ça me donne envie de mourir. Pourquoi as-tu si peur de lui ?

CATHERINE, *près des larmes.* Je ne sais pas !

RODOLFO. Catherine, tu as confiance en moi ?

CATHERINE. Oui, mais c'est que... Il a été bon pour moi, Rodolfo. Et maintenant... il est tout le temps en colère et tellement méchant... (*Elle pleure.*) Dis-lui que tu vivrais en Italie, dis-lui ça seulement, alors peut-être qu'il commencerait à te faire un petit peu confiance, tu comprends ? Parce que je ne veux pas qu'il soit malheureux. Je veux dire... Je l'aime beaucoup, Rodolfo, et... je ne pourrai pas le supporter !

RODOLFO. Catherine, ma petite Catherine.

CATHERINE. Je t'aime, Rodolfo, je t'aime.

RODOLFO. Alors, de quoi as-tu peur ? Qu'il te mette au pain sec ?

CATHERINE. Ne te moques pas de moi, Rodolfo. J'ai vécu ici toute ma vie. Chaque jour, je l'ai vu quand il s'en allait le matin et qu'il revenait le soir. Penses-tu que ce soit si facile de tourner la tête en passant le seuil de la porte et de jeter à un homme que, tout d'un coup, il ne compte plus pour nous ?

RODOLFO. Bien sûr, je sais...

CATHERINE. Tu ne sais pas ! personne ne sait. Je ne suis pas une fillette. Je vois beaucoup plus clair qu'on ne pense. Béatrice a beau dire qu'elle est une femme...

RODOLFO. Tu veux dire que Béatrice...

CATHERINE, *avec rancune.* Pourquoi ne se conduit-elle pas comme une femme ? Si moi, j'étais une femme mariée, j'essaierais de rendre mon mari heureux au lieu de l'agacer sans arrêt. Pour ma part, je peux dire quand il rentre s'il a le cafard et s'il a le désir de bavarder gentiment, calmement. Je peux dire quand il a faim ou quand il veut un journal avant même qu'il ouvre la bouche. Je sais quand il a mal aux pieds ou qu'il s'est fait un tour de reins. Je le connais. Ah oui ! je le connais ! Mon pauvre Eddie, maintenant, il faudrait que je tourne le dos et que tu sois pour moi un étranger ? (*A Rodolfo, avec colère.*) Je ne sais pas pourquoi je serais obligée de faire ça ! Non, je ne sais pas !

RODOLFO. Catherine, si je prends dans mes mains un petit oiseau et qu'il grandisse et veuille s'envoler ? Mais si je garde les mains fermées parce que je l'aime trop, est-ce que j'ai raison de le faire ? Je ne dis pas que tu dois le détester mais, de toute façon, il faut bien que tu partes, n'est-ce pas ? (*Un silence.*) Catherine ?

CATHERINE, *se rendant à ses raisons.* Tu dis sûrement vrai. Dieu, que je suis lasse, Rodolfo, prends-moi dans tes bras.

RODOLFO, *il l'attire vers lui.* Catherine, ma chérie.

CATHERINE, *rudement.* Apprends-moi. (*Elle pleure.*) Je ne sais rien. Apprends-moi.

RODOLFO. Il n'y a personne. Viens. (*Il l'emmène vers la chambre.*) Arrête-toi de pleurer.

(*La lumière éclaire la rue. Eddie apparaît, ivre et marchant de travers. Il monte les marches et, entrant dans l'appartement, regarde alentour, sort une bouteille de sa poche, la pose sur la table. Puis une autre bouteille d'une autre poche et une troisième d'une poche intérieure. Il palpe le tissu et le patron et se tourne vers l'avant-scène.*)

EDDIE. Béa ! Béa ! (*Il va jusqu'à la porte de la cuisine.*, Béa !

(*Catherine sort de la chambre et, sous ses yeux, ajuste sa robe.*)

CATHERINE. Tu rentres de bonne heure.

EDDIE. J'ai décroché tôt. Avant-veille de Noël. (*Montrant le patron du doigt.*) Rodolfo te fait une robe ?

CATHERINE. Non, je me fais une blouse.

(*Rodolfo apparaît à la porte de la chambre. Eddie le voit et a un haut-le-corps. Rodolfo lui fait un signe de tête et semble le défier. Un silence.*)

EDDIE. Fous le camp. Allez, fais tes paquets, la couturière, et sors d'ici.

(*Catherine marche vers la chambre. Eddie la saisit par le bras.*)

EDDIE. Où que tu vas, toi ?

CATHERINE, *tremblant de peur.* Je crois qu'il faut que je parte, Eddie.

EDDIE. Non, toi tu bouges pas, c'est lui.

CATHERINE. Je crois que je ne peux plus rester. (*Elle libère son bras et marche à reculons vers la chambre.*) Je regrette, Eddie. (*Elle voit les larmes dans ses yeux.*) Ecoute, je serai dans le quartier. On se verra. Je ne peux plus rester ici, tu comprends. Voyons, Eddie, tu le sais bien que je ne peux pas. (*De pitié et d'amour pour lui, elle s'effondre.*) Hein, que tu le sais bien que je ne peux pas ? Tu le sais, dis-moi ? (*Elle va vers lui.*) Dis-moi bonne chance. (*Elle joint les mains, comme pour prier.*) Oh ! Eddie, ne sois pas comme ça !

EDDIE. Toi, tu bouges pas d'ici !

CATHERINE. Eddie, tu ne vas pas toujours me traiter comme une enfant, Eddie... (*Il l'attire à lui et tandis qu'elle se débat faiblement, il lui baise la bouche.*)

RODOLFO. Ne fais pas ça ! (*Il essaie de desserrer son étreinte.*) Eddie, arrête ! Respecte-la.

EDDIE, *tournant la tête.* Tu veux quelque chose ?

RODOLFO. Oui ! Elle sera ma femme ! C'est ça que je veux ! Ma femme !

EDDIE. Débloque pas, couturière. Si tu te mets en ménage avec une fille, il restera rien que tu puisses être.

RODOLFO. Je vais te faire voir ce que je peux être.

CATHERINE. Attends-moi dehors. Ne discute pas avec lui.

EDDIE, *à Rodolfo.* Alors, vas-y, montre-moi ce que tu peux être d'autre. Montre.

RODOLFO. Oui, je vais te le montrer.

(*Il se jette sur Eddie qui, en riant, lui fait une prise au bras et tout à coup, lui baise la bouche.*)

CATHERINE. Eddie ! Lâche-le ! tu m'entends ! Je te tuerai ! Lâche-le !

(*Elle griffe le visage d'Eddie qui lâche prise. Il titube, des larmes coulent sur son visage. Elle le regarde avec stupéfaction. Rodolfo est figé.*)

EDDIE, *à Catherine.* T'as vu ? T'as vu ? T'as vu ? (*A Rodolfo.*) Toi, ce n'est ni pour demain, ni pour tout à l'heure. Tu vas me foutre le camp d'ici tout de suite. Seul. Tu m'as entendu ? Seul. (*Il s'effondre sur une chaise et s'appuie à la table.*)

CATHERINE. Je m'en vais avec lui, Eddie.

(*Elle se dirige vers Rodolfo.*)

EDDIE, *montrant de la tête Rodolfo.* Pas avec ça. (*Elle s'arrête prise de peur.*) Ne me fais pas faire de bêtise, Catherine. (*Il marche vers la porte, toujours faisant face à Rodolfo.*) Fais gaffe où tu mets les pieds, sous-marin. Ils auraient le droit de te refoutre à l'eau. Mais j'ai pitié de toi. Décampe d'ici et

remets jamais sur elle une de tes sales pattes, sauf si t'as envie de sortir d'ici les pieds devant.

(*Les lumières s'éteignent dans la maison et s'allument chez Alfieri.*)

ALFIERI. Je l'ai revu le lendemain du jour de Noël. D'habitude, je rentre chez moi bien avant six heures, mais ce jour-là, je suis resté assis à regarder de ma fenêtre bouger des lumières sur la baie, et quand je l'ai vu s'arrêter à ma porte, j'ai su pourquoi j'avais attendu. Et quand il est entré, quand j'ai vu son visage si sombre que l'obsession avait creusé et durci, j'ai eu peur pour lui et j'ai eu peur pour moi aussi, pauvre avocat, qui mesurais la vanité des mots devant le déchaînement d'une force profonde.

(*Eddie entre, ôte sa casquette, s'assied sur le tabouret près du bureau et, perdu dans ses pensées, regarde par la fenêtre.*)

ALFIERI. Plus que les paroles qu'il disait, j'écoutais le son de sa voix qui s'était élevé dans la pièce comme le grondement d'un orage et je regardais ses yeux profonds comme des tunnels, où luisaient des éclairs de haine. Une fois de plus, je me suis demandé s'il ne fallait pas appeler la police, mais rien ne s'était passé, en tout cas, rien qui pût faire partager mon angoisse à un policier. (*Un temps. Il baisse les yeux sur son bureau et se tourne vers Eddie.*) En somme, si je comprends bien, il refuse de partir.

EDDIE. Oui, c'est loin de s'arranger ! Ma femme parle de louer une chambre au-dessus pour eux. Au dernier étage, il y a une vieille femme qui a une chambre vide.

ALFIERI. Et qu'en dit Marco ?

EDDIE. Il reste assis là. Marco dit jamais grand-chose.

ALFIERI. Et qu'est-ce que ta femme pense de tout ça ?

EDDIE, *peu désireux d'entreprendre ce chapitre.* Vous savez, dans la maison, y a personne qui soit bien causant. Et alors, Monsieur Alfieri, pour ce que je vous ai dit ?

ALFIERI. Quant à Rodolfo, tu n'as rien trouvé du tout. Simplement, il n'a pas été assez fort pour briser ton étreinte.

EDDIE. Moi, je vous dis qu'il est pas normal, j'en suis sûr. Quelqu'un qui serait pas ce qu'il est, il l'aurait brisée, l'étreinte. Même une souris, si vous attrapez une souris et que vous la serrez dans vos mains, elle se débattra, elle cherchera à se tirer de là. Il a même pas cherché, lui, ça je le sais, Monsieur Alfieri. Alors, quoi, il est pas normal, ce gars-là.

ALFIERI. Pourquoi as-tu fait ça ?

EDDIE. Pour lui montrer à elle ce qu'il était, lui. Pour qu'elle comprenne une bonne fois. Enfin, quoi, dites-moi qu'il n'y a pas de quoi se faire retourner sa mère dans sa tombe ! (*Changeant de ton.*) Alors, qu'est-ce que je vais faire, maintenant ? Dites-le moi ce que je dois faire.

ALFIERI. Elle a vraiment dit qu'ils allaient se marier ?

EDDIE. Oui, c'est ce qu'elle m'a dit. Alors, qu'est-ce que je fais ?

ALFIERI. C'est mon dernier mot, Eddie, tu en feras ce que tu voudras, mais essaie d'être de bonne foi. Moralement et légalement, tu n'as aucun droit, tu ne peux rien empêcher. Elle est libre.

EDDIE, *irrité.* Vous avez pas entendu ce que je vous ai dit ?

ALFIERI, *plus durement.* J'ai entendu ce que tu m'as dis et je t'ai donné la réponse. Ce n'est pas seulement une réponse, Eddie, c'est un avertissement. La loi, c'est la nature. La loi, ce n'est qu'un mot pour désigner ce qui a le droit d'arriver. Quand la loi a tort, c'est parce qu'elle s'écarte de la nature, mais dans l'histoire de ces deux jeunes gens, tout est naturel, et si tu n'arrives pas à l'accepter, il t'arrivera malheur. Reprends-toi, Eddie. Laisse-la s'en aller et souhaite-lui bonne chance. (*Eddie se lève, l'air dur.*) Quelqu'un serait venu te la reprendre, Eddie, tôt ou tard. (*Eddie marche vers la porte et Alfieri se lève.*) Eddie, je sais ce que tu as en tête. Pour l'amour de Dieu, chasse cette idée-là et reste un honnête homme. Si tu te laisses tenter, il ne te restera plus un seul ami au monde, Eddie. Même ceux qui te comprennent aujourd'hui se tourneront alors contre toi et seront pleins de méfiance. (*Tandis qu'Eddie sort.*) Sors-toi ça de la tête, Eddie ! Eddie ! Eddie !

(*Alfieri seul, retombe assis derrière son bureau. Les lumières s'éteignent sur Alfieri et s'allument sur Eddie qui pénètre dans une cabine téléphonique.*)

EDDIE. Donnez-moi le numéro du Bureau de l'Immigration. Merci. (*Il fait le numéro.*) Je veux signaler quelque chose. Immigrants clandestins. Y en a deux. Oui, c'est ça : 441 Saxon Street Brooklyn, oui, rez-de-chaussée. Quoi ? Oh ! Je suis du quartier, c'est tout. Quoi ?

(*Il raccroche lentement. Les lumières s'éteignent sur Eddie et s'allument dans la rue où Peter et Mike aperçoivent Eddie qui rentre chez lui.*)

PETER. Oh ! Eddie !

MIKE. On va se faire une partie, Eddie ?

EDDIE. Non.

MIKE. Alors, salut.

EDDIE, *rogue.* Salut.

PETER. Il est pas bien causant aujourd'hui.

(*Peter et Mike s'éloignent, et lui, qui est arrivé au seuil de sa maison, les suit du regard sans bienveillance. Les lumières s'allument dans la maison où Béatrice enlève les guirlandes de Noël et les emballe dans une boîte.*)

EDDIE. Où ils sont tous ? (*Béatrice ne répond pas.*) Je t'ai demandé où ils sont tous ?

BÉATRICE, *elle le regarde avec appréhension.* J'ai décidé de les installer là-haut, chez Madame Dondero.

EDDIE, *il pose son veston sur le pick-up.* Tu veux dire qu'ils sont déjà tout installés là-haut ?

BÉATRICE. Oui.

EDDIE. Et Catherine, où elle est ? Elle est là-haut ?

BÉATRICE. Elle est juste montée leur apporter les taies d'oreiller.

EDDIE. Elle va pas s'installer avec eux ?

BÉATRICE. Ecoute, j'en ai par-dessus la tête, mais alors par-dessus la tête !

EDDIE. Bon ! ça va, ça va, t'énerve pas.

BÉATRICE. Je veux plus en entendre parler, t'entends ? De rien ni de personne !

EDDIE. Tu te mets en rogne. Mais qui c'est qui les a amenés ici ?

BÉATRICE. Oui, c'est moi, et je regrette. J'aimerais mieux être crevée que de leur avoir écrit de venir. Ah ! oui, alors, plutôt être sous terre !

EDDIE. Pas la peine que t'ailles sous terre. T'as qu'à te rappeler qui c'est qui les a amenés ici, c'est tout. (*Il arpente la pièce nerveusement.*) Il me semble qu'ici, j'ai quand même des droits. C'est ma maison. C'est pas la leur.

BÉATRICE. Qu'est-ce que tu me veux, maintenant ? Ils ont déménagé. Qu'est-ce que tu veux encore ?

EDDIE. Je veux qu'on me respecte !

BÉATRICE. Je les ai fait partir, qu'est-ce qu'il te faut de plus ? Tu l'as, ta maison, maintenant. Tu l'as ton respect ?

EDDIE. J'aime pas la façon que tu me parles, Béatrice.

BÉATRICE. Je dis seulement que j'ai fait ce que tu voulais !

EDDIE. J'aime pas ni la façon que tu me parles, ni la façon que tu me regardes. C'est ma maison. Et puis, c'est ma nièce, je suis responsable d'elle.

BÉATRICE. Alors, c'est pour ça, ce que tu lui as fait ?

EDDIE, *gêné*. Qu'est-ce que je lui ai fait ?

BÉATRICE. Le coup que tu as embrassé Rodolfo sur la bouche et par-devant elle, ça t'est déjà sorti de l'esprit ?

EDDIE. Qui c'est qui t'a raconté ça ?

BÉATRICE. La petite, bien sûr. Comment qu'elle pouvait me le cacher ? Depuis, elle n'arrête pas de trembler que même elle a perdu le sommeil : c'est ça que t'appelles être responsable d'elle ?

EDDIE. Elle t'a rien dit d'autre ?

BÉATRICE. Quoi ? Il y a autre chose ?

EDDIE, *soulagé*. Non, non. Qu'est-ce qu'il y aurait d'autre ?

BÉATRICE. Qu'est-ce qui t'as pris d'embrasser Rodolpho ?

EDDIE. Le type est pas normal, Béa. T'as entendu ce que j'ai dit ?

BÉATRICE. Sûr que j'ai entendu. Et embrasser un garçon de vingt ans comme toi tu as fait, tu trouves peut-être que c'est normal ?

EDDIE. Qu'est-ce que t'as l'air de vouloir dire ?

BÉATRICE. Depuis que tu connais plus ta femme, j'ai quand même le droit de chercher à savoir ce qui te trotte dans la tête. Une supposition que ce soit chez toi une habitude d'embrasser les hommes...

EDDIE, *criant*. Je suis quelqu'un de normal, t'entends bien ?

BÉATRICE. Tu me laisseras finir, oui ? Une supposition, je te disais, que ce soit chez toi une habitude, ça vaudrait encore mieux qu'un sentiment louche pour une fille qui serait comme ta fille. Ça vaudrait même mieux...

EDDIE. Arrête, Béa, arrête. Mais qu'est-ce que t'as donc contre moi ? Autrefois, t'étais pas comme ça.

BÉATRICE. Si quelqu'un ici se montre différent de ce qu'il a été...

EDDIE. T'avais pas l'habitude de me chercher des poux dans la tête tout le temps et pour tout. Depuis un mois ou deux, quand je rentre à la maison, je sais jamais ce qui va me tomber dessus. Une vraie baraque de tir, c'est devenue ici et la cible, faut pas demander, c'est toujours moi.

BÉATRICE. D'accord, d'accord.

EDDIE. Ne me dis pas d'accord, d'accord. Ce que je te dis, c'est la vérité. Son Rodolfo, c'est pas un homme.

BÉATRICE. Ah ! recommençons pas !

EDDIE. Et moi, j'ai la prétention que tu m'écoutes. Parce que j'aime pas quand tu dis que je veux pas qu'elle se marie avec personne. Je me casse le dos à lui payer des leçons de sténo pour qu'elle puisse sortir et rencontrer des gens mieux que nous. Je ferais ça si je voulais pas qu'elle se marie ? Des fois, tu parles comme si j'étais cinglé ou je ne sais pas quoi.

BÉATRICE. Mais enfin, elle l'aime.

EDDIE. Une fillette. Comment elle peut savoir qui elle aime ?

BÉATRICE. Fillette, parce que tu faisais tout pour qu'elle le reste. Tu la laissais jamais sortir. Cent fois je te l'ai dit.

EDDIE. T'as peut-être raison. Qu'elle sorte, maintenant !

BÉATRICE. Elle veut plus à présent. C'est trop tard, Eddie.

EDDIE, *après un temps*. Suppose que moi, je lui dise de sortir, suppose...

BÉATRICE. Ils vont se marier la semaine prochaine, Eddie.

EDDIE, *sursautant*. Elle a dit ça ?

BÉATRICE. Eddie, si tu veux m'écouter, va vers elle et souhaite-lui d'être heureuse. Maintenant, après tout le foin que t'as déjà fait, tu dois commencer à comprendre mieux.

EDDIE. Pourquoi la semaine prochaine ? Y avait urgence ?

BÉATRICE. Que veux-tu : elle a peur qu'il se fasse ramasser. Une fois marié, il pourrait commencer les démarches pour sa naturalisation. Elle l'aime, Eddie. (*Il marche, l'air agité.*) Pourquoi t'irais pas lui dire un mot gentil ? Mon idée, tu sais, c'est qu'elle te considère toujours comme un ami. (*Il s'est arrêté, la tête et les yeux baissés.*) Je veux dire, si tu lui disais que t'iras au mariage ?

EDDIE. Elle t'a demandé ça ?

BÉATRICE. Je sais qu'elle serait heureuse. Je voudrais faire ici une petite réception pour elle. Je veux dire, faut quand même célébrer ça. D'accord ? Je veux dire, elle va avoir assez de soucis dans la vie, vaut mieux lui faire un bon début. Qu'est-ce que t'en dis ? Parce qu'au fond du cœur, elle t'aime toujours, Eddie. Je le sais. (*Emu, il s'essuie les yeux.*) Qu'est-ce que tu vas pleurer maintenant ? (*Elle lui prend le visage.*) Pourquoi tu vas pas lui dire que tu regrettes ? (*On aperçoit Catherine sur le plus haut palier de l'escalier extérieur de la maison, et ils l'entendent descendre.*) Vas-y. Serrez-vous la main.

EDDIE, *il s'est remis à marcher nerveusement*. Non, je ne peux pas. Je peux pas lui parler.

BÉATRICE. Eddie, la chance, ça vient pas facilement. Faut l'aider à avoir la sienne.

EDDIE. Je sors, j'ai besoin de prendre l'air.

(*Il va chercher son veston. Catherine entre et se dirige vers la chambre.*)

BÉATRICE. Katie ?... Eddie, ne pars pas, attends une minute. (*Elle saisit Eddie par le bras.*) Demande-lui, Katie. Vas-y, Coco.

EDDIE. Non. écoute, ça va... Laisse...

(*Béatrice le retient.*)

BÉATRICE. Pars pas, elle veut te demander. Allez, Katie, demande-lui. On doit faire une réception ici. Mais qu'est-ce qu'elle sera, si on continue à se détester ? Allez, vas-y !

CATHERINE. Je vais me marier, Eddie. Alors, si tu veux venir, le mariage est pour samedi.

EDDIE, *après un temps*. Bon. Je voulais seulement ce qu'il y avait de mieux pour toi, Katie. J'espère que tu sais ça.

CATHERINE. Bon. (*Elle se dirige vers la chambre.*)

EDDIE. Catherine ? (*Elle se tourne vers lui.*)

EDDIE. Je disais à Béa... si tu veux sortir... je t'ai peut-être gardée un peu trop à la maison... C'est le premier garçon que t'as rencontré. Tous les deux, vous êtes que des gosses. Alors, y a pas à se dépêcher. T'as pas seulement fini de grandir.

CATHERINE. Non, tout est réglé déjà.

EDDIE, *de plus en plus anxieux*. Katie, attends une minute...

CATHERINE. Non, je suis décidée.

EDDIE. Mais t'as jamais connu d'autres garçons ! Comment que tu peux décider comme ça, sans avoir comparé ?

CATHERINE. Parce que c'est comme ça. Je n'en veux pas d'autre.

EDDIE. Ecoute, Katie, suppose qu'il se fasse ramasser...

CATHERINE. C'est pour ça qu'on veut aller vite. Dès qu'on sera marié, il commence les démarches pour se faire naturaliser. Je suis décidée, Eddie, je regrette. (*A Béatrice.*) Est-ce que je peux prendre une taie d'oreiller en plus pour l'autre type ?

BÉATRICE. Bien sûr. Seulement, qu'on n'oublie pas de me les rendre.

(*Catherine va dans la chambre.*)

EDDIE. Elle a d'autres locataires, là-haut ?

BÉATRICE. Oui, elle a un type qui vient d'arriver.

EDDIE. Qu'est-ce que tu veux dire, qui vient d'arriver ?

BÉATRICE. D'Italie, quoi. Le neveu à Lipari, le boucher. Il vient de Monteleone, il est arrivé hier. J'étais même pas au courant avant que Marco et Rodolfo s'intallent près de lui. Ça leur fera passer le temps. Ils pourront bavarder ensemble.

(*Catherine, qui est sortie de la chambre avec les deux taies, gagne la sortie.*)

EDDIE. Catherine ! (*Elle s'arrête près de la porte.*) T'as pas perdu la tête, non ? Tu les as fourrés là-haut avec un autre sous-marin ?

CATHERINE. Pourquoi ?

EDDIE, *pris par la peur et la colère.* Pourquoi ! Est-ce que tu sais s'ils sont pas sur la piste de ce type-là ? Ils vont venir pour lui et, du même coup, ils ramasseront Marco et Rodolfo. Fais-les décamper de la maison !

BÉATRICE. Ça fait tellement longtemps qu'ils sont ici...

EDDIE. S'agit pas d'eux. Est-ce que tu sais les ennemis que Lipari peut avoir ?

CATHERINE. Alors, qu'est-ce que je vais faire d'eux ?

EDDIE. Y a plein de chambres dans le quartier. Tu peux bien supporter de vivre à cent mètres de lui, non ? Fais-les décamper, je te dis !

CATHERINE. Bon. Demain matin.

EDDIE. Non, pas demain. Fais-le tout de suite.

(*Deux hommes en pardessus apparaissent dans la rue, descendant la rampe et se dirigeant vers la maison.*)

CATHERINE. Comment je peux leur trouver un endroit pour ce soir ?

EDDIE. Tu vas t'arrêter de discuter et les faire décamper ? Tu crois que j'essaie encore de te contrarier ou quoi ? Mais qu'est-ce que t'as, tu veux pas croire que je puisse penser à ton bien ? Fais-les décamper, je te dis ! (*On frappe à la porte. Eddie, à mi-voix, montrant du doigt la porte de la cuisine.*) Fais le tour et monte par l'escalier de secours, qu'ils se taillent tous les trois par le mur de derrière.

(*Catherine reste inerte, ne comprenant pas.*)

LE PREMIER INSPECTEUR. Ouvrez !

EDDIE. Vas-y, grouille-toi. (*Elle reste un moment à le fixer, comprenant la vérité.*) Ben quoi, qu'est-ce que tu regardes ?

LE PREMIER INSPECTEUR. Ouvrez !

EDDIE, *vers la porte.* Qu'est-ce que c'est ?

LE PREMIER INSPECTEUR. Immigration, ouvrez !

(*Eddie regarde Béatrice — elle s'assied — puis regarde Catherine qui court vers la cuisine.*)

EDDIE, *nouveau coup.* Ça va, on vient, on vient. (*Il ouvre la porte. L'inspecteur entre.*) Qu'est-ce que vous voulez ? C'est une heure pour déranger les gens ?

LE PREMIER INSPECTEUR. Où sont-ils ?

(*Le second inspecteur passe rapidement et, regardant autour de lui, entre dans la cuisine.*)

EDDIE. Où ils sont ? Mais qui ?

LE PREMIER INSPECTEUR. Pas d'histoire, où sont-ils ?

(*Il se hâte vers la chambre.*)

EDDIE. Qui ça ? On n'a personne ici.

(*Il regarde Béatrice qui détourne la tête. Furieux, Eddie s'avance vers Béatrice.*)

EDDIE. Qu'est-ce qu t'as, toi ?

LE PREMIER INSPECTEUR, *revenant de la chambre.* Dominique ?

LE DEUXIÈME INSPECTEUR, *apparaissant à la porte de la cuisine.* C'est peut-être un autre appartement.

LE PREMIER INSPECTEUR. Il y a deux étages. Je prends par devant. Toi, tu prends l'escalier de secours. Je t'ouvrirai. Tâche d'avoir l'œil.

LE SECOND INSPECTEUR. Tu parles. (*Le premier inspecteur sort de l'appartement et monte en courant l'escalier de la maison.*) C'est bien le 441 ici ?

EDDIE. Oui, c'est ça.

(*Tandis que le deuxième inspecteur sort par la cuisine, Eddie se tourne vers Béatrice.*)

BÉATRICE. Oh ! mon Dieu, mon Dieu !

EDDIE. Qu'est-ce que t'as ?

BÉATRICE, *cachant son visage dans ses mains.* Mon Dieu, Eddie ! Oh ! Eddie !

EDDIE. Qu'est-ce qu'y a ? Voilà que tu m'accuses ?

BÉATRICE, *découvrant son visage.* Qu'est-ce que tu as fait ?

(*On entend un sifflet de police. Le décor se ferme. Nous sommes de nouveau dans la rue. On voit le premier inspecteur descendre avec Marco. Viennent derrière eux, Rodolfo, puis Catherine, puis un inconnu, le neveu de Lipari, suivi par le deuxième inspecteur et les voisins. Béatrice sort.*)

CATHERINE, *dépassant le premier inspecteur ; elle tente de retarder sa descente.* Mais qu'est-ce que vous leur voulez ? Vous ne pouvez rien leur reprocher. C'est des locataires de là-haut, ils travaillent sur les quais.

BÉATRICE. Monsieur, c'est des gens honnêtes, des gens qui n'ont jamais fait de mal.

CATHERINE. C'est pas des sous-marins. Tenez, lui, il est né à Philadelphie.

LE PREMIER INSPECTEUR. Madame, laissez-moi passer.

CATHERINE. Vous n'avez pas le droit. Vous ne pouvez pas entrer dans une maison, même pour demander...

LE PREMIER INSPECTEUR. Voyons, du calme ! (*A Rodolfo.*) Dans quelle rue t'es né à Philadelphie ?

CATHERINE. Qu'est-ce que vous voulez dire, dans quelle rue ? Vous pouvez me dire dans quelle rue vous êtes né, vous ?

LE PREMIER INSPECTEUR. Sûr. A deux pas, au 111 Union Street. Allez, on y va, les gars !

CATHERINE, *se jetant entre lui et Rodolfo.* Non, vous ne pouvez pas. Sortez d'ici !

LE PREMIER INSPECTEUR. Ecoutez, fillette, s'ils sont en règle, ils sortiront demain. S'ils sont clandestins, ils retourneront d'où ils viennent. Remarquez, vous pourrez vous prendre un avocat, mais j'aime autant vous dire que vous perdez votre argent. Allez, Dominique, on les embarque ! (*Aux hommes.*) Andiamo, andiamo, on y va.

(*Les hommes commencent à sortir, mais Marco reste derrière.*)

BÉATRICE, *de la porte.* A qui ils font du mal, pour l'amour du Seigneur, je vous le demande ! Ils crèvent de faim, là-bas, vous voulez donc qu'ils crèvent ? Allez, dites-le, Marco !

(*Marco sort du groupe, se précipite vers Eddie et, tandis que Béatrice et le premier inspecteur courent derrière lui, il crache au visage d'Eddie, lequel veut se jeter sur lui, mais est retenu par l'inspecteur.*)

EDDIE. Fils de putain !

LE PREMIER INSPECTEUR, *éloignant Eddie.* C'est fini, non !

EDDIE. Je te descendrai pour ça.

LE PREMIER INSPECTEUR. Hé, là ! Tu restes à l'intérieur maintenant, sors pas, cherche pas. Tu m'as compris ? Sors pas, hein ?

EDDIE. J'oublierai pas ça, Marco ! T'entends ce que je te dis ? C'est ça, mes remerciements ? Tu vas me faire des excuses. Marco ! Marco !

LE PREMIER INSPECTEUR. Ça va, ma bonne dame, laissez-les aller. Montez dans la turne, les gars, elle est juste au coin.

CATHERINE. Il est né à Philadelphie ! Qu'est-ce que vous voulez ?

LE PREMIER INSPECTEUR. Laissez passer, voyons !

MARCO. Celui-là ! J'accuse celui-là !

LE PREMIER INSPECTEUR. Allez, on y va !

MARCO. Eddie Carbone, tu nous a donnés, tu as volé la nourriture de mes enfants ! Que Dieu te pardonne de faire ce métier, mais moi, je ne pardonne pas.

EDDIE. Il va reprendre ce qu'il a dit. Il va reprendre ça ou je le descends. Je veux ma réputation. Tu vas me la rendre ! Tu vas me la rendre !

(*Noir. Les lumières remontent sur Catherine et Alfieri qui attendent devant la grille du parloir de la prison. Entrent Marco et Rodolfo. Celui-ci prend les mains de Catherine et les garde un instant dans les siennes.*)

ALFIERI. Marco, as-tu un peu pensé à ce que je t'ai dit ?

RODOLFO. Marco, ne t'enferme pas dans ta colère.

MARCO. De quoi voulez-vous parler ?

ALFIERI. Je peux te faire libérer sous caution jusqu'à l'audience, mais il me faut d'abord ta promesse. Tu es un homme honorable, je te croirai sur parole. Alors, qu'est-ce que tu dis ?

MARCO. Dans mon pays, monsieur Alfieri, cet homme-là serait déjà mort. Mon oncle Battisto, qui est mort en prison, avait tué son propre cousin pour moins que ça. (*Il se signe.*) C'était un homme d'honneur.

ALFIERI. Puisque tu es dans ces dispositions, je n'ai plus rien à faire ici.

RODOLFO. Monsieur ! S'il vous plaît, ne partez pas ! Marco, tu es mon frère, je ne sais pas ce que c'est que de vivre sans toi, je veux que tu sois là au mariage. Promets-lui de ne rien faire.

(*Marco se tait.*)

CATHERINE, *s'agenouillant auprès de Marco.* Marco, il faut comprendre. Un avocat ne peut pas te faire libérer, s'il sait que tu vas faire quelque chose de mal.

RODOLFO. Ton Eddie Carbone, qu'il s'en aille au diable ! Quand il vivrait jusqu'à cent ans, y aura plus personne qui voudra le connaître. Tout le monde sait que tu lui as craché en pleine face. Qu'est-ce que tu veux de plus ?

CATHERINE. Fais-nous ce plaisir de venir à notre mariage. Et puis, écoute-moi, Marco. Pense à ta femme, à tes enfants. Tu pourrais te remettre à travailler jusqu'à l'audience au lieu d'être ici, à ne rien faire.

MARCO, *à Alfieri.* Y a aucune chance ?

ALFIERI. Non, Marco. Ils te renverront dans ton pays. L'audience est une formalité, c'est tout.

MARCO. Mais, pour lui, y a vraiment une chance ?

ALFIERI. Quand elle sera mariée avec lui, Rodolfo pourra commencer les démarches pour se faire naturaliser. C'est autorisé si la femme est née en Amérique.

MARCO, *à Rodolfo.* Bon. C'est toujours ça. On aura quand même réussi quelque chose. (*Il met une main sur le bras de Rodolfo qui la couvre de la sienne.*)

RODOLFO. Marco, promets ce qu'on te demande.

MARCO, *retire sa main.* Que veux-tu que je dise à ce Monsieur ? Il sait bien qu'une pareille promesse, c'est un déshonneur.

ALFIERI. Promettre de ne pas tuer n'est pas un déshonneur.

MARCO, *regarde Alfieri.* Non ?

ALFIERI. Non.

MARCO, *il a un geste de la tête signifiant que c'est là une idée nouvelle.* Alors, qu'est-ce qu'on fait d'un homme tel que lui ?

ALFIERI. Rien. S'il respecte la loi, il vit, c'est tout.

MARCO. La loi ? Toute la loi n'est pas écrite dans les livres.

ALFIERI. Si. Il n'y a pas d'autre loi.

MARCO, *montée de colère.* Il a sali mon frère. Mon sang. Il a volé le pain de mes enfants. Il se moque de mon travail. J'ai travaillé pour venir ici, monsieur.

ALFIERI. Je sais, Marco.

MARCO. Et il n'y aurait pas de loi pour ça ? Il n'y en a pas ?

ALFIERI. Il n'y en a pas.

MARCO, *s'asseyant.* Je ne comprends pas ce pays.

ALFIERI. Marco, j'attends ta réponse. Il te reste cinq ou six semaines pendant lesquelles tu pourrais travailler. Alors, qu'est-ce que tu me dis ?

MARCO, *il baisse les yeux, il a honte de sa réponse.* Bon, d'accord.

ALFIERI. Tu ne le toucheras pas. C'est promis ?

MARCO, *un temps.* Peut-être qu'il a dans l'idée de me faire des excuses.

ALFIERI, *prenant l'une de ses mains.* Ta main droite n'est pas celle de Dieu. Entends-moi bien, Marco. Dieu seul rend la justice.

MARCO. Je sais.

ALFIERI. Alors, ne l'oublie pas. (*A tous.*) Puisque tout est en ordre, allons-nous-en.

CATHERINE, *embrasse Rodolfo, Marco et baise la main d'Alfieri.* Je vais chercher Béatrice, et je vous retrouve à l'église.

(*Elle sort rapidement. Rodolfo, après avoir étreint Marco, qui se dégage, sort derrière Catherine.*)

ALFIERI, *seul avec Marco.* Dieu seulement, Marco.

(*Marco et Alfieri sortent. Les lumières s'éteignent dans le parloir et s'allument dans l'appartement. Eddie est seul, assis dans le fauteuil qu'il fait basculer à petites saccades. Venant de la chambre, entre Béatrice, vêtue de sa plus belle robe et portant un chapeau. Béatrice, avec crainte, va vers Eddie.*)

BÉATRICE. Je serai rentrée dans une heure, Eddie, ça va ?

EDDIE, *avec la voix murmurée d'un homme épuisé.* Quoi ? Est-ce que j'étais en train de parler tout seul ?

BÉATRICE. Eddie, pour l'amour du Seigneur, c'est son mariage.

EDDIE. Tu passes cette porte pour aller au mariage et tu remets plus jamais les pieds ici, Béatrice.

BÉATRICE. Pourquoi ? Qu'est-ce que tu veux donc ?

EDDIE. Tu es ma femme, non ? Alors, tu seras avec moi à fond et contre tous. Ou bien fous le camp !

CATHERINE, *entre, venant de la chambre.* Il est trois heures passées. On devrait déjà être là-bas, Béatrice. Le curé n'attendra pas.

BÉATRICE. Eddie. C'est son mariage. Il n'y aura près d'elle personne de nous deux. Pour l'amour de ma sœur, laisse-moi y aller. Il faut quand même bien que je remplace ma sœur.

EDDIE. Ecoute, j'ai discuté avec toi toute la journée et j'ai dit ce que j'avais à dire. Je sais où j'en suis, Béatrice. L'amour, l'affection, le devoir, les sentiments chouettes, c'est fini, faut pas m'en parler. A présent, je connais plus que la haine et ça, laisse-moi te dire, ça vous tient plus chaud au cœur que n'importe quoi. Va-t-en si tu veux à l'église retrouver ton cousin, ta famille, mais t'auras choisi. La haine, c'est comme ça, ça coupe le monde en deux. Celui qui n'est pas de mon côté, il est de l'autre.

CATHERINE. A la fin, mais pour qui te prends-tu ?

BÉATRICE. Chut !

CATHERINE. T'as plus le droit de rien dire à personne ! Personne ! Le restant de ta vie, à personne !

BÉATRICE. Tais-toi, Katie !

CATHERINE. Mais comment peux-tu l'écouter ? Ce mouchard !

BÉATRICE, *secouant Catherine.* Je te défends de l'appeler comme ça !

CATHERINE, *s'écartant de Béatrice.* Et de quoi as-tu peur ? C'est un mouchard ! C'est une ordure !

BÉATRICE. Tais-toi !

CATHERINE. Au lieu de se vendre à la police pour perdre des sous-marins sans défense, il aurait pu s'en prendre à moi. (*A Eddie.*) Hein ? (*Provocante, elle marche devant lui comme au début de la première partie, avec un rire et des attitudes de fille.*) Un après-midi, tu serais rentré comme par hasard, tu m'aurais trouvée seule dans l'appartement... Imagine... Alors tu m'aurais emportée dans la chambre, hein, Eddie ?... Moi, tous ces trucs-là, je comprends pas, je suis une petite fille. Je pouvais faire qu'une chose : obéir... hein, Eddie ?

EDDIE. C'est ça que tu crois de moi, que j'aurais des pensées pareilles ?

BÉATRICE. Eddie, Eddie.

CATHERINE. Mais non, il a pas osé, il a mieux aimé la police. Quand je te le dis que c'est une ordure.

BÉATRICE, *à Catherine.* A ce compte-là, on est tous des ordures. Et toi, on sait pourquoi.

CATHERINE. Pourquoi moi ?

BÉATRICE. Fais pas l'étonnée. Tu sais ce que je veux dire.

CATHERINE. Rodolfo et moi...

BÉATRICE. Je te parle pas de Rodolfo. Je te parle de la façon que tu t'es conduite ici, à la maison, et bien avant l'arrivée de mes cousins. Ça va, hein ? Prends pas tes airs de sainte Nitouche ! Je te flanquerais des claques, t'entends ?

CATHERINE. Béa, tu n'as pas le droit de penser...

BÉATRICE. J'ai pas le droit ? Et toi, t'avais le droit de tourner autour de lui, de faire la chatte et de le provoquer comme tu l'as fait ? T'avais encore les jupes aux genoux quand tu as commencé ton manège. Ose donc me dire à moi que tu ne savais pas ce que tu faisais.

CATHERINE, *gênée.* Béa...

BÉATRICE. Béa, Béa, t'aurais pu y penser plus tôt à Béa ! Mais tu t'en moquais pas mal de Béa. T'avais autre chose à penser ! Quand j'ai compris ce qui se préparait, j'aurais dû avoir le courage d'être dure, t'envoyer à l'orphelinat. Mais je t'aimais bien, il y avait ça aussi. Bon. J'ai assez parlé de mes peines. Tiens, ce que je te souhaite... (*A mi-voix.*) ... c'est qu'Eddie, d'une certaine façon tu l'oublies.

CATHERINE, *à mi-voix.* Sûrement non, je ne l'oublierai pas.

BÉATRICE. C'est bien ce que je pensais.

CATHERINE. Eddie, pardonne-moi.

EDDIE. Va te marier et qu'on ne te revoie plus. Toi et moi, on n'est pas du même côté.

BÉATRICE. Va, va à ton mariage, Katie, je resterai à la maison. Dieu te bénisse. Dieu bénisse tes enfants.

(*Entre Rodolfo.*)

RODOLFO. Eddie !

EDDIE. Qui a dit que tu pouvais rentrer ici ? Va-t'en ?

(*Rodolfo est resté sur le seuil.*)

RODOLFO. Eddie, il faut que je te le dise, contre Marco, tu n'as aucune chance. Je suis sûr que dans toute la Sicile on n'aurait pas trouvé un homme plus habile que lui au couteau.

BÉATRICE. Viens, Eddie. Allons-nous-en.

RODOLFO. Un soir, il s'est battu contre deux marins portugais à Trieste dans une rue du port. Les deux types n'ont pas tenu une minute devant lui. J'étais là, je l'ai vu.

BÉATRICE. Ecoute-le, Eddie, écoute ce qu'il est en train de te dire.

RODOLFO. Marco arrive. (*Un temps. Terrorisée, Béatrice lève les mains.*) Il est entré prier à l'église. (*Un temps.*) Tu comprends ? (*Un temps.*) Cathesine, je crois qu'il vaut mieux qu'on s'en aille. Viens !

BÉATRICE, *doucement.* Eddie... Viens, toi et moi on va s'en aller. (*Il n'a pas bougé.*) Je veux pas que tu sois là quand il arrivera. (*Elle traverse la salle.*) Je vais chercher ton veston.

EDDIE. Qu'est-ce que tu racontes ? M'en aller où ça ? C'est ma maison, ici.

BÉATRICE. A quoi ça sert que ce soit ta maison ? Comprends donc que maintenant, il est autant dire fou. Tu sais comme ils deviennent quand ils ont en tête de se venger !

CATHERINE. Eddie, c'est moi qui t'en supplie, ne reste pas ici.

EDDIE. Ça change quoi ?

BÉATRICE. Voyons, Eddie, tu n'espères pas que Marco va te faire des excuses ?

EDDIE. Ça aurait pas de sens. D'abord, je pourrais pas le supporter... (*Comme parlant à soi-même.*) Qu'est-ce que je deviendrais s'il me faisait des excuses ?

RODOLFO. Mais quand Marco arrivera, si on pouvait lui dire que maintenant on est des amis, qu'on n'a plus raison de s'en vouloir, ça arrangerait peut-être les choses.

BÉATRICE. Toi, t'as rien contre Marco. T'as toujours bien aimé Marco.

EDDIE. Ce que je lui reproche, c'est justement de ne rien avoir contre lui. Il est l'homme que j'étais hier et que je ne suis plus. Sa gueule d'honnête homme, j'en ai marre. Alors, où est-ce qu'il est ? Conduis-moi où il est ?

BÉATRICE. Eddie, écoute...

EDDIE. J'ai assez écouté. (*A Rodolfo.*) On y va.

BÉATRICE. Mais pourquoi il te faut du sang ? (*Montrant Rodolfo.*) Lui qui est venu te prévenir !

EDDIE. Je m'en fous.

BÉATRICE, *lui barrant le chemin.* Vous, les hommes, quand vous faites une chose qui n'est pas bien, vous arrivez pas à vous le pardonner.

EDDIE. Il s'agit pas que je me pardonne. Il s'agit de savoir si je peux vivre ou si je peux pas vivre.

RODOLFO. Eddie, si Marco venait à mourir, il y aurait là bas trois orphelins.

EDDIE. Arrête, Danois. Les orphelins, c'est à lui d'y penser le premier, j'ai assez des misères à moi sans aller m'occuper des siennes.

CATHERINE. Eddie, pense à ce que tu lui as déjà fait.

BÉATRICE. On n'en parle plus.

EDDIE. T'as raison, Katie, faut pas s'endormir. Quand même pour moi c'est pas la peine de te tracasser, ordure, mouchard, assassin d'enfants, je cavale tous les sentiers de l'enfer. Vous pouvez pas vous rendre compte. Vous trois, vous avez chacun vos raisons pour essayer d'arranger le coup, moi non. C'est pour dire que devant vous, je ne me gêne pas trop d'assister. Mais si je pense à lui, à Marco, à ses airs d'archange, alors c'est fini, je ne supporte plus. Et j'arrête pas d'y penser.

BÉATRICE, *criant.* Regarde Catherine, mais regarde-la. C'est elle qui a tout déclenché. Est-ce qu'elle parle de crever quelqu'un ou qu'elle veut mourir ?

CATHERINE. Eddie ! Je suis aussi malheureuse que toi. Tu me crois ?

EDDIE. La ferme ! J'en ai par-dessus les oreilles ! Je veux qu'on me foute la paix ! Toi, ton Marco, ton Rodolfo, vous me tournez en rond dans la tête ! J'en peux plus ! J'en peux plus !

BÉATRICE. Laissez-le. N'ouvrez plus la bouche. Mon Eddie, mon enfant, mon Eddie.

EDDIE. Béa, t'es un vrai ange. Tu l'es aujourd'hui comme tu l'as toujours été, mais faut que je te dise, Béa, je voudrais être seul. J'ai besoin de me regarder dans les yeux, de me regarder dans mes souvenirs... (*Fermant les yeux.*) De me regarder... de me regarder... Tu comprends, Béa, j'ai besoin d'être seul... seul...
(*Silence.*)

VOIX DE MARCO. Eddie Carbone ! Eddie Carbone !

EDDIE. Ouais, Eddie Carbone ! Il est là, Eddie Carbone, Eddie Carbone !
(*Noir.*)

VOIX DE LA FOULE. Eddie Carbone ! Eddie Carbone...
(*La lumière remonte sur la rue pleine de monde. Marco paraît. Rodolfo se précipite.*)

RODOLFO, *à Marco.* Non, Marco, tu as promis, pense à ta promesse. Pense aussi à tes enfants.

BÉATRICE. Rentre à la maison, Eddie, rentre à la maison.

EDDIE. Hé ! Marco. Qu'est-ce que tu viens faire devant ma maison ? T'es venu me promener ta bonne conscience sous le nez ? T'es venu faire briller ton honneur sur le pas de ma porte ? C'est ça que tu es venu faire, hein ? Marco ! Mais ta bonne conscience, ton honneur et tout le tremblement, va falloir m'en débarrasser et pas plus tard que maintenant. J'espère que t'as compris ?

MARCO. Celui-là qui s'appelle Eddie Carbone est un traître, un sale chien de police qui a livré à l'Immigration trois honnêtes sous-marins. Et, pourtant, je ne me battrai pas avec toi.

EDDIE. Est-ce que tu aurais peur ?

MARCO, *tirant son couteau.* Non, j'ai pas peur. S'il y a un homme ici pour le croire qu'il vienne le couteau à la main me le dire en face. (*Silence.*) Eddie Carbone, même si je n'étais pas lié par mes serments, je ne me battrais pas avec toi. J'ai pensé à ton affaire, j'ai essayé de me mettre à ta place et voilà : j'ai compris que la mort était ton seul espoir, et compte pas sur moi pour te débarrasser de ta sale personne.

EDDIE. C'est bien ce que je disais : tu as peur.
(*Eddie marche sur Marco le couteau à la main. Bataille. Marco désarme Eddie.*)

MARCO. Il va falloir vivre, Eddie Carbone. Tu en as maintenant pour des années, peut-être des dizaines d'années à ruminer ton mouchardage. Quand tu marcheras par les rues, t'auras tout d'un coup le souffle coupé en pensant aux trois sous-marins que tu as dénoncés et tu détourneras les yeux pour ne pas voir ta gueule de mouchard se refléter dans les vitrines. (*A la foule.*) Vous pouvez cracher sur son passage ou sur le seuil de sa maison, sa vraie punition, c'est d'être à l'écart de tout, de continuer à vivre sans pouvoir rencontrer le regard d'un honnête homme, mais que jamais personne ne lève la main sur lui.

EDDIE. Alors quoi, je suis moins qu'une bête. Tout le travail que j'ai abattu dans ma vie, ce que j'ai enduré sur les docks, et les services que j'ai rendus aux copains, ça compterait pour rien ? Et tout ce que j'ai souffert chez moi, dans ma maison, dans ma peau, ça compte pas non plus, il suffirait d'un moment pour effacer un homme ? (*Silence.*) Vous me regardez, vous dites rien... Johnny ! Hé ! Johnny ! (*Silence.*) Mike ! Peter ! Tu ne réponds pas, Peter ? (*Silence.*) Alors, toi, Marco, tu vas me répondre ?

MARCO. Mouchard !
(*Eddie fonce sur Marco qui le jette à terre d'une manchette.*)

EDDIE. T'as menti sur moi. Marco. Dis-le maintenant ! Dis-le devant tout le monde.

MARCO. Mouchard !
(*Eddie se relève à moitié, saisit le couteau que Marco tenait au-dessus de lui et le plonge dans sa poitrine. Il retombe. Les lumières descendent. Seul, Alfieri reste éclairé.*)

ALFIERI. Ainsi mourut Eddie Carbone qui travaillait sur les docks, du pont de Brooklyn jusqu'à la jetée où commence la haute mer. La chose peut paraître étrange, mais je m'étais pris d'affection pour cet homme que j'avais vu lutter contre la vérité, que travaillait sourdement sa conscience. Ses mensonges mêmes me touchaient par leur ingénuité, et il me semble l'entendre encore gronder dans mon bureau : « Le type est pas normal, monsieur Alfieri. »

FIN

"VU DU PONT"...

Depuis Ils étaient tous mes fils, La mort d'un commis voyageur *et — surtout —* Les Sorcières de Salem *(notre numéro 112), toutes les œuvres d'Arthur Miller ont fait de brillantes carrières en France, tant au théâtre qu'au cinéma,* Vu du pont, *le succès actuel du Théâtre Antoine, ne manque pas à la règle. La pièce originale du grand auteur américain, puissante et dense, y est — bien sûr — pour quelque chose. Mais il serait injuste de ne pas mentionner, dans la réussite commune, la part qui revient à l'adaptation de Marcel Aymé, (souple et fidèle), à la mise en scène de Peter Brook (évocatrice et intelligente), et à l'interprétation de Ralf Vallone (humaine et saisissante).*
Tant d'atouts réunis ne pouvaient que donner un grand jeu. Critique et public — une fois encore — sont unanimes sur ce point.

...ET LA CRITIQUE

ROBERT KEMP :

Une pièce qui nous met K. O.

Je prédis un long succès, la pièce porte, elle a la taille et l'élan d'un bélier. Elle bouscule l'indifférence, crève et bouscule l'esprit. Ce n'est pas une pièce fine, de psychologie souple et tenue. Sa brutalité rappelle le ring. Et puis, quant à l'originalité d'un sujet, nous en reparlerons un autre jour à la naissance d'une autre œuvre. Seulement la main qui l'a pétrie est une main virile et résolue, une main qui se crispe en poing. Et voilà, elle nous met K.O. Arthur Miller, sans y songer, commence à la façon d'Euripide. Un large Monsieur, en pardessus beige s'avance : « *Je suis Alfiéri l'avocat. J'ai assisté à l'affaire et connu le bonhomme. Il est ceci, cela et vous allez voir ! ! !* » Ma foi, tant pis, va pour Euripide, qui aimait les sujets un peu sanglants. Celui-ci le sera.

Le Monde.

MAX FAVALELLI :

Un spectacle qui ne cesse de captiver l'attention.

Ce qui constitue le mérite essentiel de *Vu pu Pont* et ce qui lui assurera sans nul doute un durable succès, c'est son accent de vérité. Les héros de la pièce sont des gens frustes qui ne sont mus que par des sentiments rudimentaires. On ne raffine pas. On ne ratiocine pas. On obéit aux instincts les plus primitifs et les plus violents. Je crois d'ailleurs que Marcel Aymé, dans son adaptation, a su très bien rendre l'aspect naturaliste de la pièce. En outre, je suppose que c'est lui qui a haussé le ton des dernières scènes, car elles diffèrent quelque peu de la relation que l'on m'avait faite après les représentations à Londres. La part de Peter Brook n'est pas mince non plus. Si *Vu du Pont* est un spectacle qui ne cesse de captiver l'attention, c'est bien à sa mise en scène qu'on le doit.

Paris-Presse.

GEORGES LERMINIER :

Un populisme qui évoque Zola.

Il y a chez Miller une sorte de populisme qui évoque Zola ou Dabit. Et le théâtre français a longtemps boudé cette tradition qu'il abandonne au roman. L'art de Peter Brook, merveilleux illusionniste, donne cependant à l'univers de Miller une dimension, une force, un sens qui forcent l'émotion. L'exotisme joue ici un rôle important. Si au lieu du pont de Brooklyn et des docks new-yorkais, un auteur français (Marcel Aymé par exemple, excellent adaptateur de la pièce de Miller avec lequel il a pris les libertés nécessaires) plantait sur ce même plateau le décor du métro de Stalingrad et des quais du canal Saint-Martin, intéresserait-il le spectateur parisien de la même façon ? Si au lieu de ces émigrés siciliens (souvenez-vous de *La rose tatouée*, de Williams) qui découvrent l'Amérique et triment dur pour faire vivre au soleil méditerranéen une progéniture déshéritée, vous imaginez ces travailleurs modestes dont Zola a peuplé ses romans parisiens si largement exploités par le cinéma, seriez-vous aussi attentifs ? Je pose la question : c'est celle du réalisme lui-même.

Le Parisien Libéré.

GABRIEL MARCEL :

Succès éclatant.

J'ai vu la pièce un dimanche soir. La salle était absolument comble et le succès éclatant. La presse n'aura eu qu'à contresigner. Je suppose qu'elle n'y manquera pas. Certains diront peut-être « *après tout ce n'est qu'un fait divers* ». Pour y voir clair, il faudrait lire la belle et importante préface qu'Arthur Miller a écrite pour l'édition anglaise. Elle montre que l'auteur a profondément réfléchi sur la tragédie grecque et que ce qu'il souhaite, c'est un retour vers cette forme théâtrale qu'il juge la plus haute de toutes. Miller montre très bien comment le théâtre social est tenu de se renouveler de nos jours en s'approfondissant. Il doit pénétrer assez avant dans la nature de l'homme pour découvrir ce qui sont ses besoins profonds. Il faut d'ailleurs en finir avec les vieilles formules. On ne peut plus croire que les pauvres sont nécessairement vertueux et les riches nécessairement dépravés : et il ne faut pas non plus croire le contraire.

Les Nouvelles Littéraires.

PIERRE MARCABRU :

Admirablement fabriqué.

Naturellement tout cela est admirablement fabriqué, quoiqu'on en reste souvent à la fabrication. Cela témoigne de plus d'ingéniosité que d'intelligence. A travailler ainsi dans la séquence cinématographique, dans le tableau animé, Peter Brook risque fort de faire perdre à la mise en scène de théâtre son équilibre, équilibre que des déplacements arbitraires, des attitudes faussement libres, menacent étrangement. Quoi qu'il en soit *Vu du Pont*, mélodrame ou non, est une de ces pièces qui peut réconcilier beaucoup de gens avec le théâtre.

Arts.

GUSTAVE JOLY :

Un souffle généreux.

Vu du Pont — du pont de Brooklyn qui a remplacé depuis longtemps le bac si magnifiquement chanté jadis par Walt Whitman dont Arthur Miller possède le souffle généreux et l'humanité profonde — est découpé en brefs tableaux. Ceux-ci illustrent la lente progression de la hantise charnelle qui torture son héros et nous mêlent étroitement à ce petit monde d'émigrants qui, en marge de l' American way of live », dont il n'a adapté que la défroque, obéit aux impulsions ancestrales et aux lois sévères de l'honneur italien. C'est Marcel Aymé qui a donné ses soins à l'adaptation française du drame d'Arthur Miller. Il l'a signé de sa griffe. Peter Brook l'a mis en scène et décoré magistralement. Son décor-cage aux multiples escaliers — qui n'est pas sans rappeler le style de Piscator ou de Taïrov — baigne dans une brume incertaine où clignotent à l'arrière-plan les lumières des gratte-ciel de Manhattan.

L'Aurore.

JEAN GUIGNEBERT :

Un acteur prodigieux.

Et puis vous verrez un acteur prodigieux, Raf Vallone. Il atteint dans le rôle d'*Eddie* à une totale vérité. Que d'art il faut pour être si simple ! et quel sens exact de l'intensité dramatique. A côté de lui il y a dans le rôle de *Béatrice*, cette extraordinaire comédienne qu'est Lila Kédrova. Elle apporte à tout ce qu'elle fait une sorte de ferveur insolite, de conviction qui forcent l'admiration. Henri Nassiet est lui aussi remarquable dans le rôle d'un avocat qui est censé nous raconter l'histoire. Il a de l'autorité, de la netteté, de la rigueur et pour tout dire beaucoup de talent. Evelyne Dandry tient avec intelligence le rôle de *Catherine*. Marcel Bozzufi est un Marco taillé à coups de serpe dans la meilleure chair humaine. Un solide comédien, José Valera — Rodolfo — a fort bien exprimé la complexité de son personnage.

Libération.

Un acte de Cervantès

Version française de José Carner

LE GARDIEN ZÉLÉ

Personnages

Le Soldat	Le Cordonnier
Pasillas, sous-sacristain	Monsieur
Grajales, sous-sacristain	Madame
Le Quêteur	Christine
Le Vendeur	

En traduisant en français un des plus brillants « intermèdes » de Cervantes, ce prince de la prose castillane, l'écrivain catalan José Carner semble nous proposer un plaisant paradoxe. Lui qui est le meilleur tenant actuel de la lyrique catalane fait connaître par là à nos lecteurs l'esprit allègre et souriant, l'humour si humain, la grâce d'expression de l'immortel créateur de Don Quichotte.

C'est que José Carner est à la fois un auteur très enraciné dans son terroir et très international par sa vie de diplomate et de voyageur. C'est sous les cieux les plus divers qu'il a élaboré son œuvre poétique depuis 1904 jusqu'à nos jours. Le Livre des poètes, Fruits savoureux, Livre des sonnets, Verger des galanteries, Nabi, *tels sont les titres de ses recueils les plus marquants. D'une inspiration jeune et fraîche, harmonieux dans sa forme et dans son rythme, son lyrisme apporte à la langue catalane une originalité parfois audacieuse et des accents innovateurs. Cette recherche de l'inattendu se mêle sans cesse, pourtant, à l'intérêt et à l'émotion d'une poésie, reflet d'une âme noble et sensible. José Carner, qui vit depuis longtemps à Bruxelles, est Docteur honoris causa de l'Université centrale de Mexico et de l'Université d'Aix-Marseille.*

Jean CAMP.

scène 1

La scène représente une rue de Madrid au commencement du XVIIe siècle.

LE SOLDAT, PASILLAS

SOLDAT. Que veux-tu de moi, ombre vaine ?

PASILLAS. Nullement ombre vaine, mais corps bien massif.

SOLDAT. Même si c'est vrai, je t'en conjure, sur la foi de mon malheur, dis-moi qui tu es et que viens-tu chercher dans cette rue ?

PASILLAS. Je te répondrai, sur la foi de mon bonheur, que je suis Laurent Pasillas, sous-sacristain de cette paroisse ; que je cherche dans cette rue ce que toi-même tu y cherches, mais que tu ne trouves pas.

SOLDAT. Y chercherais-tu Christine, par hasard, la petite bonne de cette maison ?

PASILLAS. *Tu dixisti.*

SOLDAT. Approche-toi, sous-sacristain de Satan !

PASILLAS. Voilà, cheval de frise !

SOLDAT. Plus près encore. Eh bien ! Pasillas que je voudrais voir percé d'une pointe d'estoc, ignores-tu que la petite Christine m'est destinée ?

PASILLAS. Et toi, polype habillé, ne sais-tu pas que cet amour de personne me fut adjugé pour légalement m'appartenir ?

SOLDAT. Pardieu, il faudra donc que je te taillade mille fois et que je te fende la tête !

PASILLAS. Qu'il vous suffise, pour votre amusement, des taillades de vos chausses et des fissures de votre costume, sans vous soucier de mon pauvre chef.

SOLDAT. As-tu parlé parfois à Christine ?

PASILLAS. Autant de fois que j'en eus l'envie.

SOLDAT. Quels cadeaux lui as-tu faits ?

PASILLAS. Je lui en ai fait beaucoup !

SOLDAT. Combien ? Et lesquels ?

PASILLAS. Je lui ai donné une caisse ayant contenu de la gelée de coing, mais que j'ai remplie de rognures d'hostie, blanches comme la neige, et, par surcroît, quatre bouts de chandelle, blancs, pareillement, comme l'hermine.

SOLDAT. Quels autres cadeaux ?

PASILLAS. Je lui ai encore donné, dans l'enveloppe d'un billet doux, cent mille souhaits.

SOLDAT. Et comment te répondit-elle ?

PASILLAS. Elle me fit espérer qu'elle deviendrait ma conjointe dans un délai qui ne serait pas trop lointain.

SOLDAT. Tu n'es donc pas sous-diacre ?

PASILLAS. Point du tout. Je suis laïc, de la tête aux pieds, et il m'est loisible de me marier chaque fois que ça me chantera, et je t'assure que tu le verras bientôt.

SOLDAT. Ici, laïc déluré! et réponds à ma question : Si cette jeune personne fit un tel accueil à tes dons misérables — ce dont je doute fort —, comment aura-t-elle reçu la splendeur de mes largesses ? Car je lui envoyai, il y a quelques jours, un billet amoureux, que j'avais écrit — émerveille-toi —, à l'envers d'un placet adressé au roi d'Espagne, qui lui rappe-

lait mes services militaires et le renseignait sur mes besoins : pauvreté de soldat n'est pas déshonneur. Le dit placet avait été vu et communiqué, par décision royale, au grand aumônier; mais moi, faisant fi de la poignée de sous qu'il pouvait me valoir, j'écrivis dessus, comme je te le disais, un billet d'amour, et cette œuvre passa de mes mains pécheresses à ses mains qu'on dirait angéliques.

PASILLAS. Lui aurais-tu envoyé quelque chose d'autre ?

SOLDAT. Des soupirs, des larmes, des sanglots, des paroxysmes, des évanouissements, avec toutes les démontrations auxquelles les bons amoureux se livrent, comme il se doit, pour faire valoir, en toute circonstance, la force de leur sentiment.

PASILLAS. Lui aurais-tu offert quelque concert de musique ?

SOLDAT. La musique de mes plaintes et de mes angoisses, de mes désirs et de mes regrets.

PASILLAS. Eh bien, moi, grâce à mes cloches, je lui ai offert de la musique à chaque instant, et si bien que son bruit infatigable a fait perdre la tête aux voisins. Mais c'était pour lui faire plaisir, et afin qu'elle sache que, haut perché dans ma tour, je reste toujours à son service. Même quand il faudrait sonner le glas, je sonne encore comme pour des vêpres solennelles.

SOLDAT. En ceci tu me dépasses, car je n'ai aucun instrument de musique ni d'autre engin bruyant.

PASILLAS. De quelle manière Christine répond-elle à tes présents innombrables ?

SOLDAT. En refusant de me voir ; en n'ouvrant jamais la bouche ; en me maudissant lorsque je la rencontre dans la rue ; en jetant sur moi l'eau savonnée quand elle nettoie et les lavures quand elle fait la vaisselle, ce qui arrive tous les jours. Car je ne m'éloigne pas un seul jour de cette rue ni de cette porte ; je tiens à être un gardien zélé. Christine n'est pas à moi, certes, mais elle ne sera, tant que je vivrai, à personne. Ainsi donc, monsieur le sous-sacristain, quittez ces lieux ! Et sachez que, seul, mon respect pour la calotte que vous portez, m'a empêché de vous casser la tête.

PASILLAS. Vous auriez laissé ma tête dans un état bien malheureux, mise en morceaux comme votre costume.

SOLDAT. Le cœur n'a rien à voir avec l'accoutrement ! Les haillons du soldat, revenu de la guerre, sont très honorables ! Tout comme le manteau fripé de l'étudiant, qui témoigne de l'ancienneté de ses études. Enfin une bonne fois, partez, ou je tiendrai ma promesse.

PASILLAS. Tout ça, bien entendu, parce que vous me voyez sans armes. Attendez-moi, monsieur le gardien zélé, et vous verrez mon courage dans tout son éclat !

SOLDAT. — Que peut-on attendre d'un Pasillas ?

PASILLAS, *déclamatoire.* Vous le saurez bientôt, lui répondit le preux. (*Il s'éloigne.*)

scène 2

LE SOLDAT, LE QUETEUR

Un quêteur arrive avec sa boîte, habillé en vert, à la manière de ceux qui reçoivent des aumônes pour les images.

QUÊTEUR, *en chantonnant.* Pour l'amour de Dieu, une aumône pour la lampe à l'huile de Madame Sainte Lucie, afin qu'elle protège la vue de vos yeux !

SOLDAT. Holà, mon ami Sainte Lucie ! Rapprochez-vous ! Que venez-vous chercher dans cette maison ?

QUÊTEUR. Votre Seigneurie ne le voit-elle pas ? L'aumône pour la lampe à huile de Madame Sainte Lucie.

SOLDAT. Quêtez-vous pour la lampe ou pour l'huile de la lampe ? Voyez-vous, vous parlez d'aumône pour la lampe à l'huile, ce qui ferait croire que la lampe appartient à l'huile et non pas l'huile à la lampe.

QUÊTEUR. Tout le monde comprend que je quête pour l'huile de la lampe et que ce n'est pas pour la lampe à l'huile.

SOLDAT. Et, dans cette maison, a-t-on l'habitude de vous faire l'aumône ?

QUÊTEUR. Deux mailles, tous les jours.

SOLDAT. Qui donc vous les donne ?

QUÊTEUR. Celui qui est près de la porte, bien que, le plus souvent, ce soit une bonniche, qui s'appelle Christine, jolie comme un cœur.

SOLDAT. Vous dites, n'est-ce pas, que la bonniche est jolie comme un cœur ?

QUÊTEUR. Comme un amour.

SOLDAT. C'est-à-dire qu'elle semble ne pas vous déplaire, la petite ?

QUÊTEUR. Je serais en bois, qu'elle ne pourrait pas me déplaire.

SOLDAT. Dites-moi votre nom. Je ne voudrais pas continuer à vous appeler Sainte Lucie.

QUÊTEUR. Moi, Monsieur, je m'appelle André.

SOLDAT. Eh bien ! monsieur André, faites attention à mes paroles : prenez cette pièce. Et considérez que l'aumône, si souvent remise par Christine, vous l'avez reçue pour quatre jours ; et que Dieu vous garde ! Pendant quatre jours vous n'aurez plus à revenir ici, pas même en passant, sous peine de vous voir enfoncer les côtes à coups de pied.

QUÊTEUR. Avant un mois je ne reviendrai plus, si ma mémoire reste bonne. Votre Seigneurie n'aura pas à craindre mon importunité. Me voici parti. (*Il part.*)

SOLDAT, *pour lui-même.* Gardien zélé, ouvre les yeux tout grands.

scène 3

LE SOLDAT, UN VENDEUR, CHRISTINE

Un vendeur arrive, qui annonce sa marchandise.

VENDEUR. Achetez du ruban tressé, de la dentelle de Flandre, du hollande de Cambrai, du fil portugais !

CHRISTINE, *à la fenêtre.* Hé, Manuel ! Auriez-vous du cordonnet pour une chemise ?

VENDEUR. J'en ai plusieurs, de la meilleure qualité.

CHRISTINE. Madame en a besoin. Entre donc. (*Elle quitte la fenêtre.*)

SOLDAT. O étoile de ma perdition, plus que de mon espoir ! Ruban tressé (il faudra que je vous donne ce nom, puisque j'ignore le vôtre) : connaissez-vous la demoiselle qui vous a appelé de sa fenêtre ?

VENDEUR. Oui, je la connais. Mais pourquoi Votre Seigneurie me pose cette question ?

SOLDAT. N'a-t-elle pas un visage charmant et toute la grâce imaginable ?

VENDEUR. Je suis bien de cet avis.

SOLDAT. Moi, je suis de l'avis que vous ne devez plus remettre les pieds dans cette maison. Autrement vous risqueriez que je vous brise les os de manière que pas un ne resterait en place.

VENDEUR. Alors, moi, je ne pourrais plus entrer chez les gens qui veulent acheter ma marchandise ?

SOLDAT. Pas de réplique, ou je tiens parole, après quoi...

VENDEUR. C'est insupportable ! Du calme, monsieur le soldat, vous m'avez assez vu. (*Il part.*)

CHRISTINE, *à la fenêtre.* N'entres-tu pas, Manuel ?

SOLDAT. Manuel est déjà loin, ô princesse des vivants et même des morts, car nous sommes tous sous la domination de ton empire.

CHRISTINE. Jésus, quel ennuyeux animal ! Qu'est-ce que tu cherches dans cette rue, et devant cette porte ? (*Elle quitte la fenêtre.*)

SOLDAT. O soleil disparu, soleil secret derrière les nuages !

scène 4

LE SOLDAT, LE CORDONNIER

Un cordonnier arrive, une paire de mules neuves en main ; et, sur le point d'entrer chez Christine, se voit arrêté par le soldat.

SOLDAT. Mon bon monsieur, c'est pour affaire que vous venez dans cette maison ?

CORDONNIER. Certainement.

SOLDAT. Mais pour qui, s'il est permis de le savoir ?

CORDONNIER. — Pourquoi pas ? Jè cherche une bonne, qui habite ici, pour lui remettre cette paire de mules qu'elle m'avait commandée.

SOLDAT. Je vois. Vous êtes son cordonnier.

CORDONNIER. Je l'ai chaussée plusieurs fois.

SOLDAT. Et maintenant vous devriez lui chausser vos mules ?

CORDONNIER. Ce ne sera pas nécessaire. Autre chose serait si je lui apportais les petits souliers d'homme, qu'elle met d'habitude.

SOLDAT. Sont-elles payées, vos mules ?

CORDONNIER. Nullement. Elle doit me les payer à la livraison.

SOLDAT. Votre Seigneurie pourrait-elle peut-être me faire une gentillesse, qui m'obligerait grandement : il s'agirait de me livrer ces mules à crédit contre un gage qui m'est précieux. Car j'espère, dans deux jours, avoir de l'argent en abondance.

CORDONNIER. Je veux bien. Passez-moi le gage. Simple ouvrier, je ne peux faire confiance à personne.

SOLDAT. Je donnerai à Votre Seigneurie un cure-dent auquel je tiens beaucoup et que je ne céderais pas pour un écu. Où travaillez-vous ? Que je sache vous trouver pour le reprendre.

CORDONNIER. A la Grande-Rue, à un de ces poteaux-là, et je m'appelle Jean Juncos.

SOLDAT. Très bien, monsieur Jean Juncos, voici mon cure-dent. Appréciez-le hautement, car il m'appartient.

CORDONNIER. Qu'est-ce que j'entends ! Votre Seigneurie me demande d'apprécier hautement non pas un cure-dent en or ou en ivoire, mais une tige de rien, une tige de persil sauvage, qui vaut tout au plus une maille !

SOLDAT. Grand péché ! Je vous le donne seulement comme aide-mémoire. Dorénavant, chaque fois que je mettrai la main dans ma poche, sans que ma tige y paraisse, je me souviendrai qu'elle est au pouvoir de Votre Seigneurie, et que je dois la reprendre. Oui, foi de soldat, je vous la donne dans ce but. Si elle ne suffit pas, je peux y ajouter ce grand ruban de ma poitrine et cette lunette d'un seul œil ; le bon payeur n'hésite pas à risquer ses gages.

CORDONNIER. Cordonnier je suis, mais pas si discourtois qu'il me faille dépouiller Votre Seigneurie de ses joyaux et de ses atours. Vous pouvez les garder, et moi, je garderai mes mules ; j'y gagnerai.

SOLDAT, *en montrant les mules.* Quelle est leur pointure ?

CORDONNIER. Un cinq plutôt mince.

SOLDAT. Mules de mon âme, ma bourse est plus mince que vous ! Je n'ai même pas les six réaux que vous coûtez, mûles de mon âme. Ah ! que Votre Seigneurie veuille m'écouter, monsieur le cordonnier ; je viens de dire un vers, et tout à coup l'inspiration me saisit...

CORDONNIER. Votre Seigneurie est-elle poète ?

SOLDAT. Oui-dà, et assez répandu. Vous allez voir : faites attention.

Mules de mon âme

Couplets

Mules de mon âme,
Rappel de ma flamme !
Je vous serre en vain,
Triste, émacié ;
Et j'ai pour tout bien,
Au lieu de sa main
L'étui de son pied.

Mais mon cœur s'obstine,
Mules de Christine,
A sa passion ;
Et votre façon
Me trouble et me pâme,
Mules de mon âme.

CORDONNIER. Je ne suis pas très fort en matière de chansons, mais celle-ci m'a si bien flatté l'oreille, que je la croirais de Lope de Véga comme tout ce qui est de qualité ou s'en donne l'air.

SOLDAT. Eh bien, Monsieur, je m'aperçois qu'il n'y a pas moyen que vos mules me soient remises à crédit. Vous ne risqueriez cependant qu'une bagatelle, notamment si l'on tient compte des gages qui me sont si chers. Que j'obtienne du moins de Votre Seigneurie qu'elle veuille me réserver ces mules pendant deux jours, après quoi j'irai les chercher. Que j'obtienne encore que Monsieur le Cordonnier ne voie ni ne parle à Christine, cette fois-ci.

CORDONNIER. Je veux bien faire ce que Monsieur le Soldat m'ordonne, car il laisse voir suffisamment ses deux points faibles : la pauvreté et la jalousie.

SOLDAT. Votre esprit n'est pas d'un cordonnier, mais d'un savant polyglotte.

CORDONNIER. O jalousie, il vaudrait mieux t'appeler geôle moisie ! (*Il s'éloigne.*)

scène 5

LE SOLDAT

LE SOLDAT. Qu'un gardien, même zélé, cesse un moment sa garde, et il verra les moustiques s'engouffrer dans la cave où se trouve la liqueur de sa joie. (*Christine chantonne à l'intérieur de la maison.*) Mais, quelle est cette voix ? A coup sûr, c'est celle de Christine, qui s'amuse à chanter tout en balayant ou faisant la vaisselle.

(*On entend le bruit des assiettes qu'on lave dans la maison : Christine chante.*)

CHRISTINE
Sacristain de ma vie
Je suis à toi ;
Et j'écoute, ravie,
L'alléluia.

SOLDAT. Voilà ma condamnation ! Plus de doute, le sacristain est la pendeloque chérie que, de ses propres mains elle a attachée à son cou. O laveuse, la plus délicate qui soit, qui fut, qui sera à jamais dans le calendrier des laveuses de vaisselle ! O toi, qui nettoies cette faïence de Talavera devenant, entre tes mains, éclatante et lisse comme l'argent, pourquoi ne laves-tu pas ton âme de toute pensée vile et sous-sacristanesque ?

scène 6

LE SOLDAT, MONSIEUR

Un monsieur arrive, le maître de Christine.

MONSIEUR. Monsieur le galant, que désirez-vous ou que cherchez-vous si près de cette porte ?

SOLDAT. Je désire plus qu'il ne le faudrait, et je cherche l'introuvable ! Pourrai-je savoir, monsieur le questionneur, qui est Votre Seigneurie ?

MONSIEUR. Je suis le maître de cette maison.

SOLDAT. Le maître de la petite Christine ?

MONSIEUR. Exactement.

SOLDAT. Que Votre Seigneurie daigne donc s'approcher et prendre connaissance de ce paquet de documents. Elle pourra y trouver la preuve de mes états de services, par les attestations de vingt-deux généraux, sous les drapeaux desquels j'eus l'heur de servir, et par trente-quatre notes semblables de différents mestres de camps, tous les chefs susdits ayant voulu me faire honneur.

MONSIEUR. Il n'y a jamais eu, que je sache, depuis cent ans, autant de généraux ni de mestres de camp dans l'infanterie espagnole !

SOLDAT. Votre Seigneurie m'a l'air bien paisible ; elle ne saurait que faire d'une large connaissance des choses de la guerre. Veuillez cependant regarder mes documents ; vous y trouverez, en bon ordre, les noms des généraux et des mestres de camp dont je vous parle.

MONSIEUR. Admettez que je les aie vus et enregistrés. A quoi bon tous ces renseignements ?

SOLDAT. D'après eux, Votre Seigneurie pourra considérer qu'il soit possible que mon nom, comme je l'affirme, ait été mis en avant pour le commandement d'un des trois châteaux et places fortes vacantes du royaume de Naples, c'est-à-dire, Gaeta, Barleta et Rijobés.

MONSIEUR. Je ne vois pas pourquoi je devrais m'intéresser à ce que vous me racontez.

SOLDAT. Et je suis sûr que, s'il plaît à Dieu, vous saisirez l'importance de ce que je vous dis.

MONSIEUR. Pourquoi, s'il vous plait ?

SOLDAT. Forcément, à moins que le ciel ne tombe sur nous tous, je dois avoir l'une de ces places. Et je veux épouser la petite Christine ; après quoi, Votre Seigneurie pourra disposer de ma personne et de ma richesse, vu ma grande obligation pour tout le soin que vous avez eu de ma chère épouse bien-aimée.

MONSIEUR. La tête de Votre Seigneurie me semble un peu fêlée...

SOLDAT. Ouais ! Savez-vous ce que vous avez à faire, monsieur le mielleux ? Me livrer Christine tout de suite, sans quoi je vous défendrai de passer le seuil de la maison.

MONSIEUR. A-t-on jamais vu pareille absurdité ? Qui peut m'empêcher de rentrer chez moi ?

(*Le sacristain Pasillas revient, armé d'un couvercle de cuvier et d'une épée rouillée ; un autre sacristain, Grajalès, l'accompagne, coiffé d'un morion, et, dans son poing, un bâton, avec une queue de renard au bout.*)

scène 7

LE SOLDAT, MONSIEUR, PASILLAS, GRAJALES

PASILLAS. En avant, ami Grajalès, voici l'ennemi de ma tranquillité !

GRAJALÈS. Je regrette seulement que mes armes soient si faibles et si tendres ; sans cela je l'aurais envoyé tout de go dans l'autre monde.

MONSIEUR. Arrêtez, arrêtez, gentilshommes ! Qu'est-ce que tout ce dérèglement et cette fureur de tuer ?

SOLDAT. Brigands ! Vous m'attaquez en traîtres et en nombre ! Faux sacristains que vous êtes ! Il faudra, pardieu, que je vous troue, même si vous avez plus d'ordre qu'un archevêque ! (*A Grajalès.*) Poltrons ! Vouloir me battre, moi, avec une queue de renard ! Pensez-vous me traiter en ivrogne, ou croyez-vous devoir épousseter une vieille statue ?

GRAJALÈS. Je n'ai à battre que des moustiques près d'une cuve de bon vin.

scène 8

LE SOLDAT, MONSIEUR, PASILLAS, GRAJALES CHRISTINE ET MADAME

Christine et sa maîtresse paraissent à la fenêtre.

CHRISTINE. Madame, Madame ! On tue Monsieur ! Dix mille épées sont contre lui, qui m'aveuglent de leur éclat !

MADAME. C'est vrai, ma fille ! Que Dieu le protège ! Sauvez-le, sainte Ursule et les onze mille vierges ! Viens, Chirstine, faisons l'impossible pour l'aider !

(*Elles se retirent.*)

MONSIEUR. Voyons, messieurs, du calme ; c'est honteux de vouloir tromper qui que ce soit par ce tapage.

SOLDAT. Arrière, toi, queue de renard ; arrière, toi, couvercle ! Cessez d'échauffer ma colère, ou je vous tue et je vous mange tous les deux, et je vous jette, par la porte dérobée, deux lieues au-delà de l'enfer.

MONSIEUR. Paix, vous dis-je, ou quelqu'un, à la fin, regrettera mon courroux !

SOLDAT. Moi, je m'incline, car je te respecte à cause de l'image sainte que tu héberges.

PASILLAS. Parbleu, quoique cette image fasse des miracles, ne compte pas sur elle cette fois.

SOLDAT. Que me dites-vous de l'effronterie de ce vaurien qui pense m'effrayer avec sa queue de renard !

M'effrayer, moi, qui avancerais sans crainte, face au canon !

(*Christine et sa maîtresse sortent de la maison.*)

MADAME. Hélas ! mon époux bien-aimé ! Etes-vous blessé, trésor de mon âme ?

CHRISTINE. Que je suis malheureuse ! Ma foi, voici mon sacristain et mon soldat qui se querellent !

SOLDAT. Du moins, je suis dans le même sac que le sacristain ! Elle a dit « mon soldat ».

MONSIEUR. Je ne suis pas blessé, Madame ; mais je tiens à vous dire que la dispute concerne la petite Christine.

MADAME. Mais pourquoi donc ?

MONSIEUR. Je crois comprendre que les deux galants sont jaloux l'un de l'autre.

MADAME. Est-ce vrai, petite ?

CHRISTINE. Oui, Madame.

MADAME. Elle le dit avec une insolence rare. Est-ce que l'un d'eux t'aurait déshonorée ?

CHRISTINE. Oui, Madame.

MADAME. Lequel des deux ?

CHRISTINE. Le sacristain me déshonora l'autre jour, sur la route du marché-aux-puces.

MADAME, *à son mari*. Combien de fois vous ai-je dit, Monsieur, que cette fille ne devait pas quitter la maison ! Elle a grandi, et nous avons eu grand tort de la perdre de vue. Qu'est-ce que son père dira, qui nous l'avait confiée toute simplette et toute propre ? (*A Christine.*) Où te mena-t-il, perfide, pour te déshonorer ?

CHRISTINE. Nulle part, Madame, ce fut au milieu de la rue.

MADAME. Comment, au milieu de la rue ?

CHRISTINE. Là, en pleine rue de Tolède, devant Dieu et les hommes, il m'appela coquette, coquine, dévergondée et beaucoup d'autres injures pareilles, tant il est jaloux de ce soldat !

MONSIEUR. Il n'est donc arrivé, entre vous deux, que cette sorte de déshonneur ? Dans la rue ?

CHRISTINE. Ce fut tout, oui. Il n'est jamais longtemps en colère.

MADAME. Ah ! je reprends mon courage, qui était bel et bien anéanti !

CHRISTINE. Et malgré tout, il ne me parla de cette façon qu'en me rappelant sa promesse de m'épouser (*Elle la retire de son corsage.*) dont j'ai plus soin que de la prunelle de mes yeux.

MONSIEUR. Montre-la-moi ; laisse voir.

MADAME. Lisez-la à haute voix, mon cher époux.

MONSIEUR, *lisant*. « Moi, Laurent Pasillas, sous-sacristain de cette paroisse, j'affirme que j'aime bien et de toute mon âme Christine de Parrazas ; en foi de quoi je lui délivre la présente, signée de mon nom, datée à Madrid le six mai mil six cent onze. Témoins : mon cœur, ma raison, ma volonté et ma mémoire. Laurent Pasillas. » Jolie façon de promettre le mariage !

PASILLAS. Il suffit de dire que je l'aime de toute mon âme ; ma volonté lui est donc soumise, et qui donne sa volonté donne tout.

MONSIEUR. Alors, si tel était son désir, vous l'épouseriez ?

PASILLAS. J'en serais ravi, même s'il me fallait perdre par ce fait une rente canonique de trois cent sous que ma grand-mère me destinait, à ce que l'on m'écrit de mon village.

SOLDAT. Puisqu'on parle de volonté d'amour, je ne dis que ceci : depuis trente-neuf jours, j'offris la mienne à Christine, avec mes trois facultés, et toutes leurs annexes, ce qui eut lieu à l'entrée de la porte de Ségovie. Si elle m'agrée, elle verra bien la différence entre le châtelain d'un château renommé et un simple sacristain. Que dis-je ? Un sous-sacristain : ce qui ne fait qu'un demi-sacristain ; et, parbleu, un demi-sacristain qui n'a peut-être même pas son poids régulier de demi !

MONSIEUR. Aimerais-tu te marier, petite Christine ?

CHRISTINE. ... J'aimerais bien.

MONSIEUR. Choisis, donc, de tes deux prétendants, celui qui te plaît davantage.

CHRISTINE. ... Je suis honteuse.

MADAME. Mais non ! On doit se marier comme on mange, parce qu'on en a envie, et non pas selon la volonté d'autrui.

CHRISTINE. Vos Seigneuries, qui m'ont élevée sauront me donner le mari qui me convient... Toutefois, oui, il me plairait de choisir.

SOLDAT. Mon enfant, pense à moi. Regarde ma prestance ; je suis soldat ; Castillan sauf erreur ; mon cœur n'est que courage ; il n'y a pas plus galant homme que moi, et le détail de ce petit costume te fera comprendre ma distinction.

PASILLAS. Christine, moi, je suis musicien, bien que simple musicien de cloches ; mais aucun sacristain ne me dépasse pour l'ornement d'une tombe, ni, dans les fêtes solennelles, pour accrocher les penderies dans l'église. Marié, je pourrais très bien continuer dans mon emploi et gagner ma vie comme un prince.

MONSIEUR. Tout est dit, ma petite. Désigne celui que tu préfères, tel est mon bon plaisir. C'est le grand moyen pour apaiser nos deux puissants rivaux.

SOLDAT. Je m'inclinerai.

PASILLAS. Et j'accepterai.

CHRISTINE. ... Je choisis le sacristain.

(*Des musiciens arrivent.*)

MONSIEUR. Appelez donc ces messieurs qui travaillent chez le barbier, afin que, accompagnés de leurs guitares et de leurs voix, nous entrions chez moi en chantant et en dansant pour fêter ce mariage. Quant à monsieur le soldat, il voudra bien accepter d'être mon hôte.

SOLDAT. Volontiers. (*Et il déclame, en improvisant.*)

Mérite du zèle,
Honneur sans éclat,
Tombent d'un coup d'aile
Quand l'amour est là.

MUSICIENS. Puisque nous arrivons au bon moment, nous allons prendre ces vers comme refrain de notre chanson. (*Ils chantent le refrain.*)

SOLDAT, *en chantant*

Toute femme choisit mal :
Pas de tête, pas de goût.
Toute femme choisit mal
Et même au-dessous de tout !
Le courage est peu vanté.
Seul l'argent est souverain.
Va, soldat mis de côté ;
L'on préfère un sacristain.
Mérites, etc.

PUSILLAS, *chantant*

Le tambour et le clairon
Effarouchent plus d'un cœur.
L'on battra le fanfaron
Par des ruses de douceur.
Ses bravates de lourdaud
Vont en vain se dévidant.
Bougonner, tourner le dos,
Privilège du perdant.
Mérites, etc.

(*Ils entrent à la maison en chantant et en dansant.*)

LA GRANDE AVENTURE DES CENTRES DRAMATIQUES

par MORVAN-LEBESQUE

On connaît trop aujourd'hui les débuts de la grande aventure des Centres Dramatiques pour que nous y revenions. L'époque « héroïque » est passée pour eux, et c'est tant mieux : le Théâtre ne vit pas d'héroïsme, mais d'efficacité. Pendant la saison 59-60, cinq entreprises solides, homogènes vont de nouveau se partager le public des deux tiers de la France. Peut-être n'est-il pas inutile de faire le point à leur sujet.

Et d'abord, réglons de vieilles querelles — pas si vieilles, pourtant, que, dans un numéro du *Monde*, M. Jacques Hébertot n'ait pris la peine de les ressusciter.

1° *Les Centres Dramatiques ne sont pas des budgétivores.* Il est vrai que l'Etat et les Municipalités (pas toutes, loin de là !) les subventionnent ; mais, outre que ces subventions sont parmi les plus faibles du chapitre culturel (lui-même parent pauvre, et *pauvre* est un euphémisme ! du Budget), peut-on parler réellement de *subventions* lorsque celles-ci imposent en contre-partie des prix de places réduits permettant au public peu fortuné d'accéder au Théâtre ? Il s'agit, en fait, d'une *aide au spectateur*, aide dont tous les pays ont compris la nécessité, et non d'un pur et simple « cadeau d'entretien » comme c'est le cas, par exemple, pour l'Opéra ou la Comédie-Française.

2° *Les Centres Dramatiques ne concurrencent pas les Tournées.* Celles-ci, dont les programmes et les réalisations sont souvent remarquables (Karsenty, Herbert), amènent Paris à la province : elles jouent le théâtre dans la région, tandis que les Centres l'y font vivre. Leur effort se porte essentiellement sur les grandes villes, celui des Centres sur les agglomérations urbaines plus modestes, voire les villages. Enfin, comment peut-on parler de *concurrence* pour quatre ou cinq représentations données annuellement par un Centre à Rennes, à Marseille ou à Nantes ?

3° *Les Centres Dramatiques ne sont pas en conflit avec les troupes d'amateurs.* Ils ont sur elles l'avantage incontestable du professionalisme, mais admettent parfaitement la co-existence et l'émulation. A cet égard, le meilleur exemple que l'on puisse donner est celui du C. D. O. qui a très naturellement élevé au rang de professionnels les meilleurs amateurs de la région. Partout, la présence d'un Centre stimule le théâtre amateur et l'oblige à une plus grande exigence. Le recrutement des Centres tend d'ailleurs à devenir *régional*, et il faut s'en féliciter. Cristalliser l'effort théâtral d'une province était l'un des buts à atteindre et c'est maintenant, en bien des points, chose faite.

A tout seigneur, tout honneur. Avec son magnifique théâtre-école, ses ateliers de décors et de costumes, ses studios de répétitions construits par Sonrel, la *Comédie de l'Est,* actuellement dirigée par Hubert Gignoux, mène le combat sur deux fronts en Alsace, Lorraine et Bourgogne. D'une part, la troupe qu'on pourrait appeler des *seniors* promène le répertoire classique et moderne dans les villes de grande et moyenne importance ; de l'autre, les *juniors* (on dit ici : les « Cadets ») font le « porte-à-porte » dramatique dans les bourgs et villages. Point de cloison étanche, d'ailleurs, entre ces deux compagnies : le directeur lui-même « tourne » avec ses Cadets une fois l'an. C'est en octobre 1957 que Gignoux a pris possession du C. D. E. avec son admirable *Hamlet,* salué unanimement par la critique parisienne qui avait fait pour la circonstance le déplacement de Strasbourg. Ce spectacle, créé à Rennes, au C. D. O. (que Gignoux avait conduit au succès pendant huit ans) fut suivi d'autres passionnants à plus d'un titre : une *Andromaque* en costumes d'époque c'est-à-dire Louis XIV...), mise en scène par Daniel Leveugle ; une création étonnante : *Romulus-le-Grand,* de Durrenmatt ; une épopée satirique et populaire : *Till Ulenspiegel,* adapté par J.-C. Marrey ; *Notre Petite Ville,* de T. Wilder, jouée par les Cadets, etc. Pour la saison qui vient, le programme comporte entre autres : *L'Echange,* de Claudel, ; *Le Canard Sauvage,* d'Ibsen, et une seconde pièce de Wilder : *La Marieuse.*

Passons maintenant à Saint-Etienne. Ici, Dasté incarne le Théâtre. L'an dernier, nous lui avons, à une imposante majorité, décerné le Prix Molière pour son *Cercle de craie* qui soutenait la comparaison avec celui du Berliner-Ensemble. C'était la consécration de dix ans d'efforts pour un théâtre réellement populaire dont il faudra bien un jour écrire l'histoire : Dasté considère, en effet, que le Théâtre doit aller au public et n'hésite pas à jouer sur les places, dans les usines et même, comme cet été, sous le chapiteau d'un cirque. Ces représentations de plein air dont il se fait une loi deviennent une quasi-nécessité pour son disciple et ancien compagnon de « tournée », René Lafforgue, qui, lui, a reçu en

apanage la Provence, région plus « touristique » sans doute, mais plus difficile pour le Théâtre. Dasté est pointilleux, méticuleux, amoureux du détail ; Lafforgue, lyrique et dynamique, impose à chacun de ses spectacles un rythme très personnel, souvent irrésistible. Son *Roi Lear*, très discuté par ailleurs, a reçu l'approbation enthousiaste de Gordon Craig ; son *George Dandin*, très différent de celui de Planchon, valait par une humanité presque tchékhovienne et le succès de ses représentations d'*Ondine*, de Giraudoux, se poursuit en ce moment à l'étranger. Tout le monde connaît Maurice Sarrazin et son *Grenier de Toulouse*, encore que Paris n'ait guère eu à les juger que sur des spectacles comiques (qui ne se rappelle *La Mégère apprivoisée*, *Les Fourberies de Scapin*, la révélation de l'éblouissant Sorano ?). Mais le *Junior* ne se limite pas à la farce : il a joué, cette année, *Mère Courage* et s'apprête à reprendre *Eurydice*, d'Anouilh. Enfin, *last but not least*, la *Comédie de l'Ouest*, le seul Centre à direction bicéphale : Georges Goubert et Roger Parigot, commence la saison sous un signe hautement bénéfique. Le 3 novembre 1959, il y aura, en effet, juste dix ans qu'il « frappait les trois coups » à Rennes. Depuis, le C. D. O. a atteint le chiffre de 50 spectacles et de 2.000 représentations. Son programme 59-60 me paraît digne d'être cité comme exemple de l'éclectisme et du choix rigoureux des Centres. Il comporte : *La Vie est un songe*, de Calderon ; *Le Pain dur*, de Claudel ; la reprise des *Gueux au Paradis*, de Martens et Obey ; *La Ménagerie de verre*, de Tennessee Williams, et *Six Personnages en quête d'auteur*, de Pirandello.

Cinq spectacles par an, quarante représentations pour chacun en moyenne ; un mois de répétitions et six semaines de « tournée ». A partir de juin, le plein air (et, pour Sarrazin, des mises en scène lyriques à Toulouse et à Aix) ; quelques incursions à l'étranger (le C. D. E. visite régulièrement la Suisse Romande et le Luxembourg) : on avouera que l'emploi du temps des Centres est des plus chargés. Cela ne laisse pas grande marge pour venir à Paris et il est vrai que Dasté, Gignoux, Lafforgue, Goubert-Parigot et Sarrazin effectuent de moins en moins le voyage de la capitale. Leur public, d'ailleurs, n'y tient pas tellement, car il a toujours l'impression que Paris les lui prendrait, « comme toujours », et, comme disait un vieil ouvrier mineur à Dasté : « Oh ! je le sais bien, ce que vous faites est trop beau pour nous ; un jour, vous nous quitterez. » Non, rien à craindre de ce côté ! Les Centres ne quitteront pas la province : ils y ont connu la joie de faire du théâtre à plein temps et dans le calme et la réflexion, toutes choses que Paris refuse de plus en plus à ses animateurs et comédiens.

Cependant, le dédoublement des troupes (succès oblige !) devrait normalement nous valoir chaque année une « saison des Centres » à Paris, par roulement et dans un théâtre à dimensions moyennes tel que le Récamier. Un *journal commun des Centres* (c'est une idée de leur ami et, en quelque sorte, parent collatéral de Villeurbanne, Planchon) serait également le bienvenu. Jusqu'ici, chaque Centre n'édite qu'un bulletin personnel, d'ailleurs fort intéressant, mais valable surtout pour son public et ses abonnés. Or ces hommes de théâtre ont maintenant beaucoup de choses à nous dire — et à nous apprendre. On leur doit, en effet, d'avoir compris et mis en pratique cette vérité si longtemps méconnue : à notre époque, la première tâche du Théâtre est de se constituer un public neuf. Très précisément parmi le public *qui n'allait plus au théâtre.*

La grande révolution actuelle du Théâtre ne se fait pas à Paris, mais en province. Dullin et Jouvet l'avaient pressenti et je ne donne pas dix autres années avant que tout le monde ne soit là-dessus d'accord.

M. L.

Le Directeur de la publication : Jacques CHARRIERE.

LA TRIOMPHALE REUSSITE D'« HAMLET » AU C.D.O. FUT UN EVENEMENT CAPITAL DANS L'HISTOIRE DES CENTRES DRAMATIQUES. LE SPECTACLE QUI DURAIT PLUS DE QUATRE HEURES CONQUIT LE PUBLIC POPULAIRE DE LA BRETAGNE, DE LA VENDÉE ET DE L'ANJOU. SUR CETTE PHOTO : HAMLET ET POLONIUS (H. GIGNOUX ET ROGER GUILLO)



QUELQUES SPECTACLES DES CENTRES DRAMATIQUES

UNE DES REALISATIONS LES PLUS HARDIES DU C.D.O. : « QUELLE BELLE JOURNÉE ! » (PANTAGLEIZE) DE GHELDERODE, CREATION EN FRANCE

« TILL ULENSPIEGEL », ADAPTE PAR J.-C. MARREY, POUR LE C.D.E., A RESSUSCITE DANS LES VILLAGES D'ALSACE, LA VIEILLE LEGENDE FLAMANDE. AU CENTRE, ANDRE POMARAT (TILL)





« ROMULUS-LE-GRAND », DE FRIEDRICH DURRENMATT, AUTEUR DE LA « VISITE DE LA VIEILLE DAME », FUT LE SECOND SPECTACLE DE CREATION DE LA DIRECTION GIGNOUX DU C. D. E. VOICI UNE SCENE DE CETTE PIECE AUDACIEUSE ET SATIRIQUE QUI MET EN SCENE LE DERNIER EMPEREUR DE ROME RECEVANT LES BARBARES. (H. GIGNOUX, HUGUETTE LENGAGNE.)



TRES ECLECTIQUE DANS SES PROGRAMMES QUI VONT DE LA FARCE A LA TRAGEDIE, LE GRENIER DE TOULOUSE REPREND « EURYDICE », D'ANOUILH (SIMONE TURCK : EURYDICE ; JEAN FAVARD : ORPHÉE)



Photo BERNAND

LA SAISON THEATRALE VIENT DE S'OUVRIR AVEC « GOG ET MAGOG », DE ROGER MAC DOUGALL ET TED ALLAN, ADAPTATION DE GABRIEL AROUT, A LA MICHODIERE. FRANÇOIS PERIER Y TRAVERSE UNE CURIEUSE CRISE DE DÉDOUBLEMENT ET IL N'A PAS DE TROP DE SA FEMME (JOSETTE HARMINA) ET DE SA BELLE-MERE (JACQUELINE MAILLAN) POUR RETROUVER TOUS SES ESPRITS. NOUS REPARLERONS PLUS LONGUEMENT DANS NOTRE PROCHAIN NUMERO, DE CETTE DIVERTISSANTE ET ORIGINALE COMEDIE POLICIERE

DANS LES NUMEROS ENCORE DISPONIBLES :

COMME AVANT MIEUX QU'AVANT, Luigi Pirandello - M.-A. Comnène.

TEMOIN A CHARGE, Agatha Christie - P. de Beaumont.

VIRGINIE, Michel André.

CELLES QU'ON PREND DANS SES BRAS Henry de Montherlant.

LE PAIN BLANC, Claude Spaak.

L'EQUIPAGE AU COMPLET, Robert Mallet.

THE ET SYMPATHIE, Robert Anderson - Roger-Ferdinand.

L'AMOUR DES QUATRE COLONELS, Peter Ustinov - M.-G. Sauvajon.

MADEMOISELLE, Jacques Deval.

L'ŒUF, Félicien Marceau.

HENRI IV, Luigi Pirandello - B. Crémieux.

UN REMEDE DE CHEVAL, Leslie Sands - M.-A. Comnène.

LE CŒUR VOLANT, Claude-André Puget.

OURAGAN SUR LE CAINE, Herman Wouk - José-André Lacour.

LA MEGERE APPRIVOISEE, Jacques Audiberti.

CHAMPAGNE ET WHISKY, Max Régnier.

PAPA BON DIEU, Louis Sapin.

ROMANOFF ET JULIETTE, Peter Ustinov - M.-G. Sauvajon.

PLAINTE CONTRE INCONNU, Georges Neveux.

PROCES A JESUS, Diego Fabbri - Thierry Maulnier.

OSCAR, Claude Magnier.

LA BRUNE QUE VOILA, Robert Lamoureux.

L'AMOUR PARMI NOUS, Morvan Lebesque.

LOPE DE VEGA, Claude Santelli.

LADY GODIVA, Jean Canolle.

PATATE, Marcel Achard.

HUMILIES ET OFFENSES, Dostoïevsky - André Charpak.

L'ANNIVERSAIRE, John Withing - C. Robson.

ARDELE OU LA MARGUERITE, Jean Anouilh.

VIRAGE DANGEREUX, J.-B. Priestley - Michel Arnaud.

LA TOUR D'IVOIRE, Robert Ardrey - J. Mercure.

DOUZE HOMMES EN COLERE, Reginald Rose - André Obey.

L'ETRANGERE DANS L'ILE, Georges Soria.

EDITION DE MIDI, Mihail Sebastian - P. Hechter.

L'ANNEE DU BAC, José-André Lacour.

LES TROIS COUPS DE MINUIT, André Obey.

LES PORTES CLAQUENT, Michel Fermaud.

MEURTRES EN FA DIESE, Frédéric Valmain - Boileau Narcejac.

LES TROIS CHAPEAUX-CLAQUE, Miguel Mihura - Hélène Duc.

LE JOURNAL DE ANNE FRANK, Hackett - Goodrich - Neveux.

TCHIN-TCHIN, François Billetdoux.

LE DESSOUS DES CARTES, André Gillois.

L'ENFANT DU DIMANCHE, Pierre Brasseur.

LA BAGATELLE, Marcel Achard.

MAUVAISE SEMENCE, Paul Vanderberghe - T. Mihalakeas.

L'ETONNANT PENNYPACKER, Liam O'Brien - Roger-Ferdinand.

UNE SAGA, Hjalmar Bergman.

LA DESCENTE D'ORPHEE, Tennessee Williams - R. Rouleau.

LE TIR CLARA, Jean-Louis Roncoroni.

LA TETE DES AUTRES, Marcel Aymé.

Envoi franco contre 200 fr. par numéro
Etranger 210 fr.

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO

« L'EFFET GLAPION »

DE JACQUES AUDIBERTI

THÉATRE LA BRUYÈRE

l'Avant-Scène

DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU

27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)

DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00

CONDITIONS D'ABONNEMENT PAGE 20

PRIX DU NUMERO : 200 FRANCS